

Notices bibliographiques

Christoph DOHMEN, Thomas SÖDING, *Der Eine Gott. Perspektiven des Alten und Neuen Testaments* (coll. *Die Neue Echter Bibel. Themen*, 1). Würzburg, Echter, 2018. 133 p. 23,5 × 15,50. 14,90 €. ISBN 978-3-429-02142-9.

La série « Themen » (thèmes), dont le présent ouvrage est le premier volume, envisage d'être la première série catholique et œcuménique dans laquelle des sujets centraux d'une théologie biblique seront présentés.

Dans la première partie du livre (p. 11-62), Christoph Dohmen se focalise sur la présentation de Dieu dans l'Ancien Testament. Ceci n'est pas possible sans prendre en considération la multitude des représentations de Dieu dans la première partie de la Bible chrétienne. Ce sont ensuite les différences entre « monothéisme » et « hénothéisme », ainsi qu'entre « monolâtrie » et « hénolâtrie » qui sont mises en évidence et illustrées à partir de quelques passages vétérotestamentaires. Est ensuite abordé le thème du nom de Dieu, avec un intérêt marqué pour *Exode* 3 et 34 et pour la dénomination de Dieu comme Père. Dans la deuxième partie (p. 64-115), Thomas Söding montre comment le Nouveau Testament dépend de l'Ancien Testament dont il donne une interprétation eschatologique et christologique. Sur cet arrière-fond, la thématique du Royaume de Dieu dans la prédication de Jésus et la représentation qui y est donnée de Dieu font l'objet d'un développement. L'A s'y focalise très spécifiquement sur la représentation de Dieu comme Père. L'image d'un Dieu qui laisse mourir son fils mérite également une attention particulière. Les derniers chapitres de l'ouvrage se focalisent sur la littérature paulinienne, sur les épîtres de Jean et sur l'Apocalypse. Dans une troisième partie succincte (p. 118-122), les deux auteurs essaient de formuler quelques points de dialogue entre Ancien et Nouveau Testament.

Dans un style très accessible (il n'y a pas de notes de bas de page, et seulement quelques notices bibliographiques à la fin de l'ouvrage), ce livre parvient à présenter le témoignage biblique sur Dieu de manière concise, sans se perdre dans des détails inutiles. On ne peut qu'espérer que les volumes annoncés – notamment sur le Royaume de Dieu, le Messie, l'Esprit de Dieu, la mort et la résurrection – seront d'une qualité comparable à celle du premier ouvrage de cette série prometteuse.

Hans AUSLOOS

Hendrik KOOREVAAR, Mart-Jan PAUL, *The Earth and the Land. Studies about the Value of the Land of Israel in the Old Testament and Afterwards* (coll. *Israelogie*, 11). Berlin, Peter Lang, 2018. 403 p., 21,5 × 15. 49,95 €. ISBN 978-3-631-75062-9.

Dans ce livre publié dans la série « Israelogie » – une série qui se focalise sur l'approche biblique d'Israël et du Judaïsme –, douze auteurs de Belgique, des Pays-Bas, d'Allemagne et des États-Unis, abordent la thématique de la

terre et du pays dans la Bible. Après un chapitre introductif de H. Koorevaar, le livre est divisé en deux parties, selon les deux parties de la Bible chrétienne. La première s'intéresse à l'Ancien Testament et à son attitude par rapport au pays et à la terre. En neuf chapitres, les auteurs donnent une présentation générale de l'intérêt des auteurs bibliques sur le sujet dans la majeure partie des livres de la Bible hébraïque. De là, il ressort que le livre a été composé sur l'arrière-fond d'un protestantisme confessionnel: seuls les livres de la Bible hébraïque y sont présents, bien que Ruth et les Chroniques soient absents.

Dans la seconde partie, trois auteurs s'intéressent à la réception de la thématique dans le christianisme, l'islam et le judaïsme. Alors que le chapitre sur le christianisme se focalise surtout sur le Nouveau Testament, celui consacré à l'islam s'intéresse au Coran et aux « Hadith ». Le dernier chapitre, au contraire – à l'exception de quelques pages sur le Talmud –, semble être principalement un plaidoyer pour un « sionisme chrétien ».

Abstraction faite du dernier chapitre aux relents missionnaires, ce livre fournit une bonne introduction à la thématique du pays et de la terre dans la Bible. Malheureusement, on n'y trouve pas d'index des passages bibliques.

Hans AUSLOOS

Philippe LEFEBVRE, *Brèves rencontres. Vies minuscules de la Bible*. Paris, Cerf, 2015. 255 p. 21 × 13,5. 19 €. ISBN 978-2-204-10363-3.

Dans ce petit ouvrage, P. Lefebvre, professeur à l'Université de Fribourg (CH), montre comment des personnages dits « secondaires » des récits bibliques, loin d'être des figurants sans importance, sont en réalité au cœur « d'un immense complexe de significations qui courent vers eux et qui repartent d'eux, qui sont récapitulées et renouvelées dans leurs paroles et gestes inouïs qui cristallisent des pans entiers d'histoire et montrent, en un instant, l'essentiel » (4^e de couverture). Avec la largeur de vue qu'on lui connaît, mais aussi avec son attention au détail et aux multiples connexions qui se tissent à l'intérieur des Écritures, l'A. relate quatre brefs passages, de la célèbre rencontre entre Abraham et Melkisédék (Gn 14,18-20) à celle entre Paul et la Pythonisse de la ville de Philippi (Ac 16,16-18) en passant par l'obscur Rispah qui protège les cadavres de ses fils et neveux suppliciés (2 S 21,10) et par la mieux connue prophétesse Anne présente dans la scène de la présentation de Jésus au Temple (Lc 2,36-38). Autour de ces personnages, les deux Testaments entrent en résonance pour manifester la présence discrète mais efficace de Dieu au cœur de l'histoire.

André WÉNIN

David M. GOLDBERG, *Black and Slave. The Origins and History of the Curse of Ham* (coll. *Studies of the Bible and its Reception*, 10). Berlin, De Gruyter, 2017. x + 360 p. 23,5 × 16. 99,95 €. ISBN 978-3-11-052166-5.

Bien que Cham, un des fils de Noé, joue un rôle assez marginal dans le récit biblique – on le rencontre en Genèse 9,18-27 – il a pris une place importante dans l'histoire de la réception de la Bible, tout particulièrement

en raison de la malédiction de son père. Parce qu'il a vu la nudité de son père et qu'il ne l'a pas recouverte, son fils Canaan devra être le serviteur de ses frères. Dans cet ouvrage, l'A. s'intéresse à la reconstitution de l'histoire de la réception de cette malédiction de Cham. Dans cette histoire, la combinaison entre la condamnation de Cham à la servitude et l'aspect de la couleur de sa peau, que la tradition conçoit comme étant noire, prend une place importante. La chose est assez remarquable, puisque le texte biblique ne dit rien de la couleur de peau de ce personnage. L'A. montre comment, à travers l'histoire – mais surtout à partir du ^{xvi}^e siècle –, l'épisode biblique de la malédiction de Cham a servi de légitimation divine à l'esclavage des personnes noires et comment le fait d'avoir la peau noire est considéré comme le résultat immédiat de la malédiction de Cham par Noé. En parcourant ce livre bien documenté, le lecteur se rend compte, plus que jamais, que l'abus de la Bible a contribué à la destruction de la vie de millions de gens.

Hans AUSLOOS

Elie ASSIS, *Identity in Conflict. The Struggle between Esau and Jacob, Edom and Israel* (coll. *Siphrut. Literature and Theology of the Hebrew Scriptures*, 19). Winona Lake, IN, Eisenbrauns, 2016. 214 p. 23,5 × 16. 47,5 \$. ISBN 978-1-57506-417-8.

Doyen de la Faculté d'Études juives à l'Université de Bar-Ilan (Tel Aviv), E. Assis offre ici au lecteur une enquête sur le peuple d'Édom dans la Bible hébraïque. Dès le début de l'histoire de Jacob (Gn 25,30), Édom est le second nom d'Ésaü, le frère jumeau de Jacob. Ce lien étroit entre les deux nations annoncées, avant la naissance de ces jumeaux, dans l'oracle reçu par Rébecca (25,23) est attesté par différents textes bibliques, en particulier le Deutéronome et des oracles prophétiques. La thèse d'Assis est que la relation avec Édom a joué un rôle déterminant dans la formation de l'identité du peuple d'Israël à une époque postexilique. Il le montre en deux grandes étapes. Partant de l'hypothèse que les publics auxquels les prophètes délivraient leurs oracles avaient une connaissance plus ou moins précise des histoires que la Genèse raconte au sujet des deux frères, il consacre un long chapitre à l'examen des épisodes où ceux-ci sont en interaction (en particulier Gn 25,19-34 ; 27,1–28,9 ; 32–33). Leurs relations vont du conflit ouvert lors du vol de la bénédiction à l'amour fraternel dont Ésaü témoigne vis-à-vis de Jacob à son retour au pays. Par ailleurs, le récit cultive une forme d'ambivalence entre les frères – le comportement de Jacob n'étant pas exemplaire, loin de là – et ne justifie nulle part la raison pour laquelle Dieu choisit Jacob et rejette Ésaü. L'A. développe ensuite sa thèse principale : « une profonde antipathie envers Édom s'est manifestée après la destruction de Jérusalem en 586 avant l'ère commune. Après la destruction, que le peuple a lue comme une manifestation du rejet d'Israël par Dieu, Juda a craint que les Édomites ne servent d'alternative comme nation choisie par Dieu. Cette possibilité était basée sur l'idée qu'Édom descendait du jumeau de Jacob » (p. 4-5) et était renforcée par l'indétermination dont fait preuve le récit tel qu'il est consigné dans la Genèse. La littérature biblique remontant à l'époque

préexilique n'enregistre, en effet, aucune tension particulière entre les deux peuples (c'est le cas par ex. de l'oracle contre Édom en Jr 49). En revanche, après la catastrophe de 586, le ton change car l'hostilité avec Édom est perçue comme la poursuite du conflit qui avait opposé Ésaü et Jacob, Dieu étant cette fois en faveur du peuple aîné. C'est cette idée que les oracles prophétiques postexiliques vont chercher à combattre au moyen de sévères condamnations d'Édom, pour convaincre le peuple de Juda qu'il n'avait pas cessé d'être le peuple choisi par Dieu, les Édomites n'étant rien d'autre qu'une nation ennemie parmi tant d'autres. À la lumière de cette hypothèse, l'A. relit les divers oracles contre Édom (Éz 25,12-14 et 35, Is 34 et 63, Abd et Mal 1,2-5) ainsi que l'idéologie anti-édomite des listes généalogiques de 1 Ch 1-9. Le dernier chapitre est consacré à l'opposition entre Israël et Édom dans la littérature rabbinique et médiévale. Après l'abondante bibliographie, un index des auteurs cités et des citations bibliques termine le volume. Une étude à la fois intéressante et stimulante, mais qui suppose que l'on admette que le cycle de Jacob dans la Genèse était, au moins pour l'essentiel, fixé avant l'exil de Juda, ce que d'aucuns pourraient contester.

André WÉNIN

Yitzhak (Itzik) PELEG, *Going Up and Going Down. A Key to Interpreting Jacob's Dream (Genesis 28:10-22)*. Traduit par Betty Rozen (coll. *Library of Biblical Studies. Old Testament Studies*, 609). Bloomsbury, T&T Clark, 2015. xviii + 294 p. 24 × 16. 120 \$. ISBN 978-0-56766-025-1.

Cet ouvrage est basé sur une thèse de doctorat au titre identique rédigée (sans doute en hébreu) sous la direction d'Edward L. Greenstein (Université Bar Ilan) ; il en a hérité la forme, très structurée par de nombreux sous-titres. C'est une étude de type littéraire, dont l'orientation est résolument synchronique. À propos du fameux récit du songe de Jacob, l'A. expose et étaye l'hypothèse selon laquelle ce texte peut être lu de deux façons différentes. La première l'envisage comme un épisode autonome où est relatée une théophanie en rêve, récit étiologique du caractère sacré de Béthel. La seconde y voit un rêve symbolique du voyage de Jacob quittant son pays pour y revenir un jour. L'une est centrée sur l'endroit où le patriarche se trouve, l'autre sur son voyage, l'escalier où les anges montent et descendent étant une figure de la route, lieu de passage. C'est pourquoi l'A. estime que la vision du rêve avec ses trois éléments – l'escalier, les anges et le mouvement – est une mise-en-abyme du cycle de Jacob et même du récit des voyages des patriarches – Abraham en particulier – montant vers la terre promise et en descendant. À l'arrière-plan de sa lecture, il y a l'idée que quitter cette terre (« descendre ») est connotée négativement, tandis qu'y immigrer (« monter ») représente au contraire un mouvement positif. L'ouvrage compte quatre chapitres. Le premier, introductif, aborde les rêves dans l'AT, expose la méthode mise en œuvre et propose un rapide point de la question sur Gn 28,10-22. Dans le deuxième, l'A. étudie le rêve dans ses dimensions théophanique et symbolique en le

situant également dans son contexte narratif. Le troisième l'envisage comme mise-en-abyme du voyage de Jacob et plus largement des voyages des patriarches. Assez bref, le dernier chapitre est une conclusion en forme d'ouverture : il comprend une synthèse, une comparaison attentive entre l'escalier de Jacob et la tour de Babel, ainsi qu'une brève réflexion sur la centralité de Jérusalem opposée à Babylone. Cette étude, dont la méthode est originale mais plutôt déconcertante, se termine par une bibliographie et deux index : références bibliques et auteurs cités.

André WÉNIN

Keith BODNER, *An Ark on the Nile. The Beginning of the Book of Exodus*. Oxford, University Press, 2016. VIII + 208 p. 22,5×14. 95 \$. ISBN 978-0-159-878407-4.

C'est un beau petit essai sur le début de l'Exode que nous offre ici Keith Bodner. Dans la perspective clairement synchronique qui est la sienne (voir note 25, p. 13), il propose une lecture rapprochée (*close reading*) des deux premiers chapitres du livre, parfois négligés par la critique intéressée essentiellement à l'aventure de la libération d'Égypte qui débute au ch. 3. Il étudie au fil du texte de nombreux procédés relevant de la poétique du récit et contribuant à sa beauté esthétique. Il mentionne lui-même ceux-ci : « intertextualité, ironie, caractérisation, cadres spatiaux, point de vue, répétition et contraste, renversements, motifs et thèmes » (p. 10). Dans l'introduction, l'A. expose son projet sur la base d'un bref aperçu de la littérature existante et résume à gros traits les différents chapitres. Le premier est consacré aux épisodes de la Genèse situés en Égypte, qui, en brossant un premier portrait de cette contrée et de ses habitants, fournissent un arrière-plan au début de l'Exode. L'A. lit ensuite le récit d'Ex 1-2 en cinq étapes : 1,1-14 où l'antique promesse aux patriarches est menacée par la folie d'un nouveau roi d'Égypte ; 1,15-22 qui relate la crise ouverte par l'ordre de tuer les garçons hébreux, ordre auquel les sages-femmes désobéissent, à l'instar d'autres femmes mises en scène dans l'AT ; le dernier verset d'Ex 1 où pharaon ordonne à son peuple de jeter au Nil les nouveau-nés des Hébreux fournit l'arrière-plan de 2,1-10 où le petit Moïse est sauvé du décret royal de mort par une improbable alliance entre femmes ; 2,11-15, où, à l'occasion du meurtre perpétré par Moïse sur un égyptien, plusieurs éléments anticipent le futur rôle législatif du héros ; enfin 2,16-25 centré sur quelques faits émaillant la période où Moïse est étranger au pays de Madian, la scène type du mariage au puits reliant le fugitif à la promesse aux pères en Genèse. Le ch. 7 a un caractère conclusif et synthétise différents éléments pointés au cours de la lecture, qui montrent comment le début de l'Exode n'amorce pas seulement un récit en en présentant le principal protagoniste, mais anticipe aussi l'expérience d'Israël racontée dans la suite du livre, et plus largement d'autres parties de la Bible hébraïque (comme le livre d'Esther) et même du NT (comme Mt 1-2). Très soigné d'un point de vue éditorial, l'ouvrage se termine par une ample bibliographie et un index des auteurs cités.

André WÉNIN

G. Geoffrey HARPER, « *I Will Walk Among You* ». *The Rhetorical Function of Allusion to Genesis 1–3 in the Book of Leviticus* (coll. *Bulletin for Biblical Research Supplements*, 21). University Park, Pennsylvania, Eisenbrauns, 2018. 23,5×16. 64 \$. ISBN 978-1-57506-973-9.

Les liens entre le Lévitique et la Genèse dont l'existence peut aisément s'expliquer, en partie au moins, par une commune dépendance vis-à-vis de l'école sacerdotale (P), ont été depuis longtemps remarqués, mais finalement peu étudiés de façon systématique. Dans cet ouvrage, Geoffrey Harper, chargé de cours au Sydney Missionary and Bible College (Australie), entend poursuivre deux objectifs : 1) tout d'abord examiner – sur base des correspondances lexicales, syntaxiques et conceptuelles – la réalité, l'étendue et la nature exacte de cette intertextualité entre Gn 1–3, d'une part et Lv 11, 16 et 26, d'autre part ; 2) chercher à comprendre la fonction rhétorique et théologique de telles relations intertextuelles à l'intérieur du Pentateuque. Pour ce faire, il combine, de manière assez souple, un ensemble de procédures relevant de l'analyse synchronique. Dans la première partie, trois chapitres posent les bases méthodologiques de l'enquête : l'état de la recherche sur le Pentateuque en général et sur le Lévitique en particulier (ch. 1 : « Reading Leviticus », p. 11-33) ; une présentation de la théorie de l'intertextualité et des précautions à prendre pour la mettre en œuvre (ch. 2 : « Intertextuality, Allusion, and Rhetorical Function », p. 34-61) ; un regard sur la place et la fonction du Lévitique (ch. 3 : « The Rhetorical Function of Leviticus in Its Pentateuchal Context », p. 62-104). La deuxième partie, composée de trois étapes également (« Allusions to Genesis 1–3 in Leviticus 11 » [ch. 4] ; « in Leviticus 16 » [ch. 5] ; « in Leviticus 26 » [ch. 6]) constitue l'enquête proprement dite. L'analyse de chaque péricope répond à une organisation identique : présentation du contenu de celle-ci ; relevé des parallèles lexicaux et syntaxiques avec Gn 1–3, puis des parallèles conceptuels ; évaluation du caractère délibéré des rapprochements ; fonction rhétorique des allusions. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple (Lv 11), l'auteur relève, sur base d'une analyse minutieuse du texte dans son état présent, les faits suivants. Ce chapitre présente 39 lexèmes en commun avec Gn 1, et 47 avec Gn 2–3. Certains de ces lexèmes, seuls ou à l'intérieur de constructions, sont rares et assez typiques (*rèmès*, *shèrèç*, etc.) ou bien même uniques (*hâlak* 'al *gâhon* : Gn 3,14 et Lv 11,42). À cette accumulation de correspondances lexicales vient s'ajouter une série de parallèles conceptuels : mêmes catégories spatiales et taxinomiques en Gn 1 et Lv 11 ; même prégnance de l'idée de séparation (pour la création en Gn 1,4.6.14.18, pour le culte en Lv 11,47) ; lien entre l'image de Dieu (Gn) et l'*imitatio Dei* en Lv (11,44-45 : appel à être saint comme Dieu), etc. À partir de ces observations, dûment évaluées et qualifiées d'« allusions » délibérées, G. Harper en précise la fonction rhétorique : rappeler au lecteur de Lv 11 la nature, l'ordre et l'harmonie de la création originelle ; lui remémorer également les conséquences de la transgression dans l'ordre alimentaire et l'inviter à l'obéissance en lui donnant ainsi la possibilité de se comporter comme un nouvel Adam capable de renouveler la création ; etc.

Outre ces observations textuelles pas toujours inédites, mais souvent pertinentes, trois conclusions plus générales ressortent de cette étude. En

premier lieu, les allusions à Gn 1–3 en Lv – bien que de nature et de force différentes – ne sont ni fortuites ni indépendantes les unes des autres ; elles doivent donc être prises en compte non seulement pour l'interprétation du Lévitique, mais aussi pour celle du Pentateuque lorsqu'il est lu comme un « livre ». Ensuite et confirmant des travaux antécédents, ce jeu d'allusions et la façon dont il s'organise prouvent que – contrairement à une idée reçue – Lv est une œuvre littéraire sophistiquée et destinée à convaincre (voir, notamment, James W. Watts). Enfin, mieux que des citations explicites, ces allusions à Gn 1–3 ont la capacité de stimuler l'imagination et servent « to reinforce the affective dimension of the Levitical legislation » (p. 231). Conscient que ce genre d'étude pose plus de questions qu'elle n'apporte de réponse à propos de la formation du Pentateuque, l'auteur reconnaît que le seul examen de la fonction rhétorique supposée d'une œuvre ne permet pas de la dater facilement (postexilique, exilique, monarchique, prémonarchique) et c'est pourquoi, après avoir examiné chacune des possibilités, il préfère *in fine* s'en remettre prudemment à Dieu « who inspired and superintended the writing and preserving of the Scripture » (p. 233).

Didier LUCIANI

James DONKOR AFOAKWAH, *The Nathan-David Confrontation (2 Sam 12:1-15a): A Slap in the Face of the Deuteronomistic Hero?* Frankfurt am Main, Peter Lang, 2015. xvi + 308 p. 21,5 × 15. 67,95 €. ISBN 978-3-631-66186-4.

Publication d'une thèse écrite sous la direction du Pr. Walter Gross à Tübingen, cet ouvrage étudie la fameuse scène où le prophète Nathan est dépêché par Dieu auprès du roi David après son adultère avec Bethsabée et le meurtre déguisé de son mari Urie. Il lui raconte l'histoire du pauvre et de son unique brebis, mettant le roi en colère. Celui-ci prononce alors la condamnation de l'homme riche avant d'entendre le prophète retourner contre lui le jugement que son comportement a mérité. Une étude synchrone assez brève et sommaire sert de base à l'examen de la place de ce texte dans l'histoire deutéronomiste du règne de David, en particulier. Le dernier chapitre est consacré à la figure de Nathan dans le même corpus, avec une attention plus particulière à son rôle dans le récit de l'accession au trône de Salomon (1 R 1), mais aussi aux liens intrinsèques entre les trois épisodes où la figure intervient (2 S 7 ; 12 et 1 R 1). Il y voit une sorte de compendium de la théologie du Deutéronomiste, la « démonstration pratique de la fidélité de Dieu face à la fragilité et l'infidélité humaines » (p. 289). L'ouvrage se termine par une bibliographie relativement brève.

André WÉNIN

Eugen J. PENTIUC *et al.*, *Hosea. The Word of the Lord that Happened to Hosea* (coll. *La Bible en ses traditions*, 3). Leuven, Peeters, 2017. 413 p. 30 × 24. 105 €. ISBN 978-90-429-3566-2.

Après l'épître de saint Paul aux Philippiens (2016), ce volume est le deuxième fruit du titanesque projet de recherche, mieux connu sous le nom de

BEST (*La Bible en ses traditions* ; voir <http://www.ebaf.edu/project-best/>) et lancé, depuis le début des années 2000, par l'École biblique et archéologique française de Jérusalem [voir *RTL* 43 (2012) 419-420 ; 44 (2013) 151-152]. C'est aussi le premier volume en anglais, ce qui – soit dit en passant – montre d'emblée que ce projet conçu et initié en français progresse avec les moyens du bord et avec les forces disponibles. Ce fait pose une première question : à vouloir courir trop de lièvres à la fois et à publier en différentes langues – une fois en français, une autre fois en anglais, une autre fois encore en espagnol ou peut-être en italien (des équipes sont au travail) – en fonction des ressources utilisables, va-t-on parvenir à construire un véritable projet éditorial et à fidéliser un lectorat ? En tout cas, comme lecteur francophone d'Osée, j'ai très peu d'intérêt à passer, pour le texte biblique lui-même, par la médiation d'une traduction anglaise. Soit je me réfère directement à la langue originale (hébreu) et à celles des versions (grec, araméen, etc.) – si bien sûr j'en ai la possibilité et les compétences – soit je travaille à partir d'une traduction française. Une deuxième question affleure assez vite : celle du format. Si un volume consacré à Osée (14 ch., 197 v.) occupe plus de 400 p. dans un format plus grand que du A4 (Philippiens : 174 p. pour 4 ch. et 104 v.), quelle sera la taille d'un volume sur Jérémie ou sur les Psaumes ? On nous annonce déjà, pour l'été 2019, quatre volumes rien que sur la Passion dans l'évangile de Matthieu ! Enfin, si la masse d'informations réunies autour du texte d'Osée est, de fait, impressionnante, autant prévenir le lecteur que pour utiliser assez aisément toutes les ressources disponibles, il devra se familiariser avec pas mal de paramètres et d'abréviations propres à chaque ère linguistique (les abréviations utilisées et les conventions éditoriales sont logiquement différentes dans Philippiens-français et dans Hosea-anglais) et apprendre à jongler avec elles. Ce volume de la BEST se présente donc un peu comme un puissant logiciel : il regorge de fonctionnalités différentes et permet, en théorie, de réaliser des tas d'opérations, mais l'utilisateur commun risque de n'en utiliser guère plus que 10% et de ne pas trouver celles dont il aurait besoin. En outre, s'il ne s'en sert pas régulièrement, il en oubliera même les principales fonctionnalités. Sans doute est-ce le prix à payer pour un objet à cheval sur deux mondes : le monde de l'imprimerie et celui du numérique. Un seul conseil donc : s'en servir le plus souvent possible pour en vérifier l'utilité et la pertinence.

Didier LUCIANI

Michel BERDER, Sophie RAMOND, *Pour lire et prier les Psaumes* (coll. *Pour lire*). Paris, Cerf, 2016. 151 p. 21×21. 19 €. ISBN 978-2-204-10434-0.

Comme les autres titres de la collection « Pour lire », celui-ci a pour visée d'initier des profanes à la lecture de choses de la foi et en particulier de la Bible, en l'occurrence ici les psaumes. Il est dû à la plume de deux biblistes connus enseignant au *Theologicum* (IC Paris) – le premier récemment décédé – et procède en dix étapes. En s'arrêtant aux deux grandes « attitudes spirituelles », lamentation et louange, la première introduit à l'esprit des psaumes, tandis que la deuxième s'attarde sur leur langage et leur art

poétique. Sont ensuite évoquées l'histoire de la constitution du livre (l'hypothèse est celle de Zenger et Hossfeldt) et les questions posées par les titres des psaumes. La présence de l'histoire d'Israël et de ses institutions dans le recueil ainsi que les liens variés avec des réalités du Proche-Orient ancien sont ensuite succinctement présentés. La septième étape aborde les « psaumes hors du psautier », comme le chant de la Mer (Ex 15,1-18), le Cantique d'Anne (1 S 2,1-10), le psaume de Jonas (Jon 2) ou le Magnificat (Lc 1,46-55). La réception du livre dans les traditions juives et chrétiennes est au cœur du chapitre suivant qui parle aussi de la prière des psaumes dans l'Église. La lecture de ce livre pose au chrétien actuel une série de questions qui sont abordées ensuite, comme la violence ou des expressions de foi qui prêtent le flanc à la critique. La dernière étape est consacrée à la traduction et à la réécriture des psaumes, et à leur postérité dans la littérature, la musique, l'iconographie. Les chapitres de l'ouvrage sont émaillés de brèves études de psaumes et d'illustrations ; chacun d'eux se termine par de brèves propositions « pour prolonger la réflexion » de façon active. En annexe, quelques textes d'auteurs (de St Athanase à D. Rimaud) à propos des psaumes. Une bibliographie sélective en français et une table des illustrations clôturent l'ouvrage à la fois clair, pédagogique et agréable à lire.

André WÉNIN

Roland MEYNET, *Le Psautier. Cinquième livre (Ps 107–150)* (coll. *Rhetorica Biblica et Semitica*, 12). Leuven, Peeters, 2017. 747 p. 24 × 17. 72 €. ISBN 978-90-429-3510-5.

De façon non seulement systématique, mais aussi efficace, Roland Meynet poursuit son œuvre de déchiffrement de la composition des Psaumes. Ayant tout d'abord commencé par des analyses de psaumes individuels [voir « L'enfant de l'amour (Ps 85) », *NRT* 112, 1990, p. 843-858 ; « Analyse rhétorique du Psaume 51. Hommage critique à Marc Girard », *RivBib* 45 (1997) 187-226 ; etc.], il se consacre depuis quelques années – suivant en cela l'évolution de la recherche psalmique – à l'étude d'ensembles dûment constitués : les six psaumes du Hallel égyptien (Ps 113–118) dans *Appelés à la liberté* (Paris, 2008) ; *Les psaumes des montées* (Ps 120–134 ; Leuven, 2017) ; *Le Psautier. Premier livre (Ps 1–41)* (Leuven, 2018) et aujourd'hui, le *Cinquième livre* (Ps 107–150) qui fait l'objet de cette recension. L'analyse rhétorique biblique et sémitique mise en œuvre par R. Meynet est connue et il l'applique avec une remarquable cohérence et constance (voir l'analyse du Ps 95 dans *RTL*, 47, 2016, p. 475-494). Pour chaque ensemble considéré (du psaume individuel au livre tout entier), le texte est analysé à tous les niveaux de son organisation, en commençant par les niveaux inférieurs (les éléments « de base ») pour parvenir aux niveaux supérieurs (les agencements plus complexes). En outre, après l'établissement du texte, chaque étape suit le même modèle : Composition, Contexte, Interprétation. Comme il est hors de question de passer en revue les quelques 700 pages d'analyses serrées de chacun des quarante-quatre psaumes qui constituent le livre V et qu'en outre, plusieurs de ces analyses (Ps 110 ; 111–112 ; 113–118 ; 119 ; 120–134 ; 136 ; 145 ; 148) ont déjà été publiées

précédemment, il est préférable de s'arrêter sur ce qui constitue l'originalité de la démarche, à savoir la recherche d'un principe d'organisation pour cette dernière section du Psautier. Sur base de ses observations, l'auteur propose la structure concentrique suivante en ABXB'A' : A. De la bouche d'imposture à l'action de grâces du juste (Ps 107–112) – B. L'exode, de l'Égypte au temple de Jérusalem (Ps 113–118) – X. Méditation sur la Parole qui fait vivre (Ps 119) – B'. L'exode, de Babylone au temple de Jérusalem (Ps 120–134) – A'. Du venin du serpent à la louange des justes (Ps 135–145). Les psaumes de la sixième et dernière sous-section (Ps 146–150) sont, pour ainsi dire, hors cadre, car ils constituent la doxologie qui conclut non seulement le cinquième livre mais aussi la totalité du Psautier. Les avantages de cette proposition me semblent être les suivants. Elle place au centre le long Ps 119, remarquable à plus d'un titre, et souligne ainsi l'importance de la Torah (cf. Ps 19 dans le livre I). Elle encadre celui-ci de deux ensembles déjà pré-constitués et elle en respecte la cohérence et l'unité : en amont le « Hallel de Pâque » ou « Hallel égyptien » composé des Ps 113–118 et donc encadré par deux psaumes alphabétiques (Ps 111–112 et Ps 119) ; en aval, la série des « psaumes des montées » (Ps 120–134). Enfin, elle prend position sur la finale du Psautier et confirme la composition et le rôle disputés du « Hallel final » ou « petit Hallel » (Ps 146–150 ; voir encore tout récemment Alma BRODERSEN, *The End of the Psalter. Psalms 146–150 in the Masoretic Text, the Dead Sea Scrolls, and the Septuagint*, Berlin, 2017). On peut, à titre de confirmation au moins partielle, comparer ce résultat à celui obtenu par Michael Kodzo Mensah dans sa thèse récente sur le Ps 119 (voir *RTL* 49, 2018, p. 538–540). Lui aussi place le Ps 119 au centre (E), mais au sein d'une structure concentrique plus complexe à neuf éléments (ABCDEDC'B'A') : A (Ps 107) // A' (Ps 146–150) [cadre] ; B (Ps 108–110) // B'. (Ps 138–145) [Ps davidiques] ; C (Ps 111–112) // C'. (Ps 135–136 + 137) [Ps jumeaux] ; D (Ps 113–118) // D'. (Ps 120–134) [Ps liturgiques]. Si les convergences constatables entre les deux propositions plaident en faveur de leur solidité, les divergences invitent à poursuivre et à affiner encore la recherche sur la section finale du Psautier, l'interprétation de l'ensemble (le livre V) ne se réduisant de toute façon pas à la somme des interprétations de chacune de ses composantes (les 44 psaumes).

Didier LUCIANI

Maurice GILBERT, *L'antique sagesse d'Israël. Études sur Proverbes, Job, Qohélet et leurs prolongements* (coll. *Études bibliques. N.S.*, 68), Pendé, Gabalda, 2015. xx + 392 p. 24×16. 70 €. ISBN 978-2-85021-238-3.

Au terme d'une longue et féconde carrière d'enseignement des livres sapientiaux à l'Institut biblique de Rome – une carrière commencée à l'Université catholique de Louvain –, le prof. Maurice Gilbert a pris l'initiative de réunir ses articles scientifiques dispersés dans divers périodiques et autres ouvrages collectifs. Le premier est dédié au livre de la Sagesse (*La Sagesse de Salomon. Recueil d'études, Analecta biblica*, 189, G&B Press, Rome, 2011, voir *RTL*, 45, 2014, p. 118) et le deuxième au Siracide (*Ben Sira. Recueil d'études, BETL*, 264, Leuven, 2014, voir *RTL*, 48, 2017,

p. 396). Voici donc le troisième et dernier volume consacré aux livres bibliques auxquels l'A. a dédié une attention moins soutenue, mais non moins intéressante. Caractéristique de ce dernier recueil : tous les articles sont en français, la moitié étant traduite de l'italien. Après une première partie portant sur le courant sapientiel en général (pédagogie des sages, sagesse et création, riches et pauvres, la mort, etc.), la seconde reprend des articles où sont analysés des passages du livre des Proverbes (1,20-33 ; 8 ; 9,1-6 ; 28-29 et 31,10-31), un texte de « réflexions sur le livre de Job » et un autre sur l'amitié dans ce même livre, enfin trois contributions sur Qohélet (la difficulté de vivre, le temps et la vieillesse en Qo 12,1-7). La conclusion est un dernier article général intitulé « Les sages et la Sagesse ». La liste de la première publication des textes ici recueillis est suivie par la liste des abréviations, et par deux index : noms d'auteurs et références bibliques. Il faut remercier l'A. d'avoir mis à la disposition de ses collègues exégètes l'ensemble de sa production exégétique spécialisée dans un domaine qu'il a si bien fait fructifier.

André WÉNIN

Keith BODNER, *The Artistic Dimension. Literary explorations of the Hebrew Bible* (coll. *Library of Biblical Studies. Old Testament Studies*, 590). Bloomsbury, T&T Clark, 2015 (paperback ed.). x + 209 p. 23,5 × 15,5. 25 £. ISBN 978-0-15-66255-2.

Keith Bodner est un exégète canadien qui s'est fait un nom dans les études littéraires de la Bible, en particulier des livres de Samuel et des Rois. L'ouvrage présenté ici est un recueil de cinq articles déjà publiés et de plusieurs autres textes ayant fait l'objet de conférences. Chacun illustre à sa façon le titre de l'ouvrage : la dimension artistique des textes de la bible hébraïque. En guise de complément aux manuels d'analyse narrative, et dans la ligne tracée par Robert Alter, Michael Fishbane et tant d'autres, l'A. entend offrir quelques exemples de *close reading* « in order to illustrate how literary scrutiny has a number of applications within biblical interpretation » (p. 2). L'ouvrage se présente en quatre parties présentées dans l'introduction. Dans la première, l'A. montre comment l'analyse littéraire peut être un élément constitutif, bien que souvent négligé, de la critique textuelle. Lorsque les textes (TM, LXX, manuscrits de la mer Morte) comportent des variantes, des catégories comme celles d'intrigue, de personnages ou de champ sémantique peuvent s'avérer utiles. L'A. le montre en étudiant le meurtre d'Ishboshet (2 S 4,5-7), ainsi que les difficultés textuelles de 1 R 22,28 et de Ps 47,10. La deuxième partie regroupe deux articles concernant le récit des tribulations de l'arche d'alliance en 1 S 4-6. Tout en prolongeant la question du texte qui est au centre de la première partie, l'A. se base sur cet exemple pour illustrer le glissement de modèle méthodologique dans l'exégèse contemporaine. La troisième partie est également constituée de deux chapitres. Consacré au personnage de Jonathan, le fils d'Abiathar, qui apparaît en 2 S 17 et 1 R 1, le premier des deux illustre la sophistication littéraire de l'histoire deutéronomiste et de

son intrigue. Dans le second, l'A. montre comment l'art narratif modèle aussi des textes d'un autre genre : il analyse finement Pr 7 où est évoquée la mésaventure d'un jeune ingénu qui se laisse prendre au piège d'une séductrice. La quatrième et dernière partie est consacrée à trois pages des livres des Chroniques : la mort de Saül en 1 Ch 10 (en particulier le v. 10 où il est question de son crâne) ; la guerre civile entre Israël et Juda relatée en 2 Ch 13 ; le récit des dernières heures d'Akhazias en 2 Ch 22. Dans ces études, il montre comment ce double livre souvent oublié des praticiens des approches littéraires est un champ de recherche tout à fait approprié pour ce type d'études, notamment dans la confrontation avec les parallèles dans Samuel et les Rois. Dans une brève conclusion où il revient sur le changement de paradigme que représente l'analyse littéraire des textes bibliques, il donne encore l'un ou l'autre exemple de l'art littéraire qui les sous-tend (1 R 2 ; Jr 37). Le livre comporte une bibliographie, un index des références bibliques et un autre des auteurs.

André WÉNIN

La Bibliothèque de Qumrân. 3a et 3b. Torah. Deutéronome et Pentateuque dans son ensemble. Édition et traduction des manuscrits hébreux, araméens et grecs, sous la direction de Katell BERTHELOT, Michaël LANGLOIS et Thierry LEGRAND. Paris, Cerf, (3a) 2013. xxxiv + 1013 p. 23,5×15,5. 90 €. ISBN 978-2-204-10136-3 ; (3b) 2107. xx + 730 p. 23,5×15,5. 75 €. ISBN 978-2-204-11147-8.

L'imposant volume 3 de la collection initiée par André Paul a pris un certain temps avant de voir le jour. Le travail est colossal, en effet. En plus des éditeurs de la série, il a mis à contribution Stéphanie Anthonioz, Marie-France Dion, Jean-Claude Dubs, Damien Labadie, Jean-Baptiste Latour, Jean-Sébastien Rey, Stéphane Saulnier, Ursula Schattner-Rieser et Daniel Stökl Ben Ezra. Comme le sous-titre l'indique, il s'agit des textes des manuscrits de la mer Morte relatifs au Pentateuque dans son ensemble et à son dernier livre, le Deutéronome. Selon les options de l'équipe éditoriale, les fragments de rouleaux sont édités avec un appareil critique et une traduction originale annotée. L'introduction à chacun des 2 tomes présente succinctement les textes figurant dans l'ouvrage (avec leurs éditions), ceux-ci étant décrits un peu plus longuement dans le corps du livre avant l'édition des textes d'un même groupe (avec bibliographie) ; elle comprend également des indications utiles sur les sigles et abréviations ainsi que sur la translittération des alphabets hébreu et grec.

Si le volume est aussi ample, c'est qu'il « regroupe tous les textes qui reprennent, explicitent ou développent les lois données par Dieu à Israël, ce que l'on nomme la *halakha* » (t. 1, p. ix). Dans ce volume, en plus des textes du Dt eux-mêmes et de bien d'autres textes plus succincts, plusieurs écrits fameux sont édités et traduits : le *Rouleau du Temple* (4 manuscrits : t. 1, p. 311-583, M. Langlois), les deux manuscrits de l'*Écrit de Damas* trouvés à la Genizah du Caire (CD A-B, t. 2, p. 3-109, D. Labadie), suivis des fragments retrouvés à Qumrân (p. 111-271), ainsi que la *Règle de la Commu-*

nauté dont le texte de la première grotte est d'abord édité avant les quelques autres fragments (t. 2, p. 283-421, D. Stökl et T. Legrand). Comme dans les volumes précédents, chaque tome se termine par de nombreux index (AT et NT, pseudépigraphes de l'AT, Testaments des XII Patriarches, Manuscrits de Qumrân, littérature rabbinique), par un glossaire des termes techniques et par un triple index des manuscrits (par référence chiffrée, par titre français, par titre courant). Ces dernières pages sont précieuses pour une bonne consultation d'un ouvrage dont la qualité et l'ampleur sont remarquables, l'édition en elle-même étant particulièrement soignée.

André WÉNIN

Patrick POUCHELLE, *Dieu éducateur. Une nouvelle approche d'un concept de la théologie biblique entre Bible Hébraïque, Septante et littérature grecque classique* (coll. *Forschungen zum Alten Testament 2. Reihe*, 77). Tübingen, Mohr Siebeck, 2015. xx + 378 p. 23×15,5. 89 €. ISBN 978-3-16-153238-2.

Voici une étude d'un genre nouveau qui se risque à croiser lexicographie et théologie à propos d'une métaphore biblique, celle du Dieu éducateur. Dans l'assez longue introduction, l'A. part de la traduction du verbe *ysr* en Dt 8,5, « éduquer » dans la *TOB* et « corriger » dans la *BJ*, ce qui donne une image assez différente du rapport entre Dieu et Israël. Constatant par ailleurs que, depuis la thèse de Bertram en 1932 suivie par son article « παιδεύω » dans le *TDNT* (1976), aucune étude de ce thème n'a été menée à propos de son traitement dans la *LXX*, après un rapide *status quaestionis*, il expose la méthode qui devra permettre de vérifier si, dans la Bible grecque, le choix de παιδεύω pour traduire l'hébreu *ysr* constitue « un changement [...] dans la représentation que l'on se fait dans l'agir de Dieu envers son peuple ou envers son fidèle », et cela, en vue de « comprendre comment une option lexicographique est révélatrice d'une prise de position théologique » (p. 33). Il limite volontairement le corpus étudié aux textes de la *LXX* qui traduisent l'hébreu, assumant de façon argumentée l'exclusion de quelques livres de la *LXX* (Sg, PsSal, 2 et 4 M). Dans le corps de l'ouvrage, l'A. étudie d'abord le champ sémantique de la racine hébraïque *ysr* qui, dans les contextes où il est question de la relation Dieu-Israël, vise surtout la correction punitive. Il considère ensuite, le champ de significations de παιδεύω et des termes apparentés dans les contextes où ils sont employés en grec : ils y désignent surtout une activité éducative, les dieux n'étant jamais sujets du verbe. Enfin, il revient à l'examen comparatif de l'équivalence lexicale entre les deux termes à partir des mots de la racine hébraïque, pour constater que, lorsqu'il correspond à *ysr*, le verbe grec ou le terme de cette famille assume les nuances coercitives de l'hébreu, nuances qu'il n'a pas par ailleurs. Le chapitre final conclut la réflexion en synthétisant les relations lexicales entre l'hébreu et le grec, leur proximité et leurs différences dans les textes bibliques ; il développe ensuite les conséquences pour la théologie biblique et montre comment la recherche permet d'apporter des réponses nouvelles à des questions concernant la *LXX*. Le livre se termine par une bibliographie

conséquence et par un index des sources anciennes (corpus hébreu, y compris Qumrân et Sir héb. ; traductions anciennes de l'AT, y compris les réviseurs juifs ; pseudépigraphes, NT et littérature grecque et latine). Un ouvrage assez technique qui ouvre des pistes inédites.

André WÉNIN

Daniel MARGUERAT, *L'historien de Dieu. Luc et les Actes des Apôtres*. Genève, Labor et Fides – Montrouge, Bayard, 2018. 444 p. 23 × 15,5. 24,90 €. ISBN 978-2-227-49384-1.

Outre son évangile, Luc, le plus grand conteur du Nouveau Testament, a écrit dans les Actes des Apôtres le seul récit des origines chrétiennes datant du I^{er} siècle. Si Daniel Marguerat l'appelle « l'historien de Dieu », c'est qu'à la différence des historiens gréco-romains auxquels il emprunte ses outils, Luc ne s'intéresse pas à l'élite socio-politique et militaire de l'Empire, mais aux aventures de prédicateurs ambulants et du petit peuple pour montrer comment à travers celles-ci se perçoit Dieu qui se faufile dans l'épaisseur de l'histoire humaine. À la différence d'autres historiens modernes, l'A. plaide pour le droit à une lecture théologique de l'histoire, tout en reconnaissant sa subjectivité (voir en particulier les chap. 2 et 3). Il ne laisse pas accroire que cette lecture théologique épuiserait le sens des événements, mais il revendique haut et fort son droit à participer à la pluralité signifiante du vécu humain.

Le livre rassemble dix-sept chapitres parus entre 2002 et 2017 dans des revues scientifiques ou des livres collectifs, sauf deux inédits. Ces études sont regroupées en trois sections : Histoire et théologie / En suivant Luc-Actes / Paul selon Luc. Avec une précédente collection d'articles du même auteur intitulée « La première histoire du christianisme. Les Actes des Apôtres » (recension dans *RTL* t. 31, 2000, p. 534-537), le présent ouvrage constitue un complément intéressant au commentaire des Actes en deux volumes publiés par Daniel Marguerat en 2007 et 2015.

Camille FOCANT

Yves SIMOENS, *Donner Corps à la Parole. Parcours johanniques et bibliques*. Préface de François CASSINGENA-TRÉVEDY (coll. *Cahiers de la Nouvelle Revue Théologique*). Paris, CLD, 2019. 249 p. 19 × 13,5. 22 €. ISBN 978-2-85443-595-5.

La collection des Cahiers de la *NRT* présente des textes déjà publiés pour en montrer l'unité ou la cohérence. Le P. Yves Simoens, actuellement professeur au Centre Sèvres-Facultés jésuites de Paris, a consacré sa vie aux écrits johanniques. Aux sept articles parus dans *NRT* entre 1997 et 2017, s'ajoute un huitième, inédit, *L'Eucharistie nuptiale. Relecture johannique des traditions eucharistiques du Nouveau Testament* (conférence au Centre Sèvres, le 7 mars 2018).

Comme le souligne la Préface de l'ouvrage, c'est l'unité du corpus johannique qui apparaît à travers cette gerbe d'approches variées, notamment dans les chapitres de la Pâque (Jn 13-17 et 20-21). La thématique nuptiale,

présente jusque dans l'Apocalypse, souligne elle aussi cette unité. En complément, on trouve la bibliographie de l'auteur (p. 241-249). La méditation, la catéchèse et la prédication trouveront dans ce beau recueil des perspectives stimulantes.

André HAQUIN

Michal BAR-ASHER SIEGAL, Tzvi NOVICK, Christine HAYES, *The Faces of Torah. Studies in the Texts and Contexts of Ancient Judaism in Honor of Steven Fraade* (coll. *Journal of Ancient Judaism Supplements*, 22). Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2017. 660 p. 23,5×16. 140 €. ISBN 978-3-525-55254-4.

L'épaisseur de ce *Festschrift* (660 p.), le nombre et la variété des contributions (38), leur provenance (États-Unis, Israël, Grande-Bretagne) disent assez l'influence et la notoriété dont bénéficie Steven D. Fraade – enseignant l'histoire du judaïsme à l'Université de Yale depuis 1979 et professeur invité dans de nombreuses autres institutions – au moins dans le monde anglo-saxon et en Israël. Les domaines de recherche qu'il explore depuis plus de trente ans sont illustrés dans les trois parties du volume. I. « Second Temple and Its Afterlife » (p. 13-178) compte onze contributions portant sur les rouleaux de la mer Morte (*Document de Damas*, *Règle de la communauté*), les Apocryphes (*Livre des Jubilés*, *Testament des douze patriarches*), les Pseudépigraphes, Flavius Josèphe, la Septante (la traduction grecque de Si 7,31) et même le Nouveau Testament (Aaron Amit : « The Knowledgeable and the Weak in 1 Corinthians and Rabbinic Literature » ; D. Boyarin : « An Isogloss in First-Century Palestinian Jewry : Josephus and Mark on the Purpose of the Law »). II. « Rabbinic Literature and Rabbinic History » (p. 179-580) constitue la partie la plus copieuse avec vingt-trois contributions concernant la Mishnah (*Pirke Avot* 1,17, *Shabbat* 7,2), la Tosephta, le Talmud (*Sukkah* 22b-23b), le midrash (*Pesiqte de-Rav Kahana* 11, *Sifre Nb* 119, *Sifre Dt*), l'histoire du judaïsme dans le contexte de la Palestine et de l'empire romain, l'articulation entre lois et récits – en discussion, notamment, avec son roboratif *Legal Fictions. Studies of Law and Narrative in the Discursive Worlds of Ancient Jewish Sectarians and Sages*, 2011 – et entre récits et histoire dans les sources juives. La dernière section, enfin (III. « Prayer and the Synagogue », p. 581-667), comporte quatre contributions traitant des formules de bénédiction, de la 'Amidah et de la prière du Seigneur en Mt 6 et en Lc 11 et des *piyyutim*. Un des meilleurs spécialistes du judaïsme antique, et notamment un de ceux qui a le mieux étudié l'interface entre les rouleaux de la Mer morte et la littérature rabbinique (voir son *Rabbinic Perspectives : Rabbinic Literature and the Dead Sea Scrolls*, 2006) est ici honoré par un panel relevé de collègues et amis (Moshe Bar-Asher, Devorah Dimant, Martha Himmelfarb, James Kugel, etc.) qui produisent ensemble un volume dont la richesse excède de toutes parts les limites d'une simple recension.

Didier LUCIANI

ÉVAGRE LE PONTIQUE, *À Euloge. Les vices opposés aux vertus*. Introduction, texte critique, traduction, notes par Charles-Antoine FOGIELMAN (coll. *Sources chrétiennes*, 591). Paris, Cerf, 2017. 534 p. 19,5×12,5. 54 €. ISBN 978-2-204-12617-5.

Ce volume réunit deux écrits d'Évagre († 399) qui présentent d'évidentes affinités et sont d'ailleurs associés par la tradition manuscrite. Le traité adressé à Euloge, moine débutant, est un manuel de vie ascétique destiné à tout aspirant à la vie monastique. Évagre commence par faire l'éloge de l'abandon de la vie terrestre au profit de Dieu, dans des termes qui sont repris d'Origène. Après cette introduction, il énumère les différents vices et les moyens de les combattre, en insistant sur l'acédie et l'orgueil, deux vices symptomatiques de deux stades successifs d'avancement dans le cheminement spirituel. Évagre donne ensuite des conseils pour atteindre la perfection dans la vie cénobitique. La troisième partie est une exhortation à la vie érémitique. Le vice dominant dans cette partie est l'orgueil, principal danger guettant les ascètes parvenus à un très haut degré de pratique. « Au cœur de cette partie se trouve un résumé de la doctrine d'Évagre sur les vices et les vertus, qui peut se condenser en une seule maxime : prendre le chemin inverse de celui qu'indiquent les pensées. Cette maxime est illustrée par ce qui est sans doute un témoignage personnel de la part d'Évagre » (Introduction, p. 37). Le fait qu'Épiphane de Salamine soit cité élogieusement au ch. 26 donne à penser que l'ouvrage est antérieur à 394, car Épiphane n'aurait pas été ainsi traité après le début de la querelle origéniste.

Le court traité des *Vices opposés aux vertus* pourrait bien être une sorte de guide de lecture du traité *À Euloge*, qui reprend de façon systématique ce que celui-ci exposait de façon discursive.

Ch.-A. Fogielman offre ici une édition critique de ces deux textes, destinée à remplacer celle de Suarès (1673) reproduite dans la *Patrologie grecque* de Migne (t. 79, col. 1093-1144).

Jean-Marie AUWERS

ÉVAGRE LE PONTIQUE, *Chapitres sur la prière*. Édition du texte grec, introduction, traduction, notes et index par Paul GÉHIN (coll. *Sources chrétiennes*, 589). Paris, Cerf, 2017. 470 p. 19,5×12,5. 49 €. ISBN 978-2-204-12207-8.

Les cent cinquante-trois *Chapitres sur la prière* sont l'œuvre la plus célèbre d'Évagre († 399). Ils sont attestés, sous une forme complète ou partielle, par plus de cent vingt manuscrits grecs et ont été traduits dans la plupart des langues anciennes (syriaque, arabe, géorgien, arménien, éthiopien, slave), à l'exception du latin. Jusqu'ici, on lisait commodément ce texte dans l'édition de Suarès (1673) reproduite au tome 79 de la *Patrologie grecque* de Migne ou dans la *Philocalie des Pères neptiques* (3^e éd., vol. 1, Athènes, 1957, p. 176-189). Encore faut-il préciser que l'œuvre a très tôt été attribuée à Nil d'Ancyre et qu'il a fallu attendre 1934 pour qu'elle soit restituée à son véritable auteur. P. Géhin en donne ici la première édition qui réponde aux exigences de la critique moderne. On comprendra donc que la plus grande partie de l'Introduction soit consacrée à la tradition manuscrite et aux principes d'édition (p. 73-184). Certains chapitres maltraités par la tradition

manuscrite ont été restitués pour la première fois dans leur teneur originelle, notamment les chapitres 12, 34 et 148.

Ce traité, qui date certainement de la dernière période de l'activité littéraire d'Évagre, « a une physionomie particulière, difficile à cerner. D'un côté, il reprend certaines problématiques traditionnelles sur la prière, de l'autre, il en présente une conception si élevée et épurée qu'elle se ramène à une rencontre entre intelligibles, entre l'intellect et Dieu » (p. 71). L'idée maîtresse du traité est que la prière concerne à titre principal l'intellect, qui est la partie supérieure de l'être humain, et à titre subsidiaire l'âme. Pour Évagre, la prière est avant tout un acte théologique, comme le montrent bien les chapitres 51-64, et même plus précisément un acte trinitaire (ch. 59). En définitive, il y a au sommet convergence entre la prière véritable et la science de Dieu : « Si tu es théologien, tu prieras vraiment, et si tu pries vraiment, tu seras théologien » (ch. 61, p. 275). Pour prier vraiment, pour atteindre « la prière en esprit et en vérité » (Jn 4,23), il faut se débarrasser de tout ce qui impressionne l'intellect ou le maintient dans la multiplicité. Il faut aussi un état de componction accompagné de larmes, provoquées par la conscience douloureuse de la distance qui sépare la créature de son Dieu : « Quand tu crois ne pas avoir besoin de larmes dans ta prière pour les péchés, considère combien tu es loin de Dieu, alors que tu dois être en lui tout le temps, et tu pleureras chaudement » (ch. 78, p. 293).

Jean-Marie AUWERS

Joy A. SCHOEDER (trad. et éd.), *The Book of Genesis* (coll. *The Bible in Medieval Tradition*). Grand Rapids, MI, Eerdmans, 2015. x + 307 p. 23 × 15. 35 \$. ISBN 978-0-8028-6845-9.

Pour l'essentiel (p. 42-281), ce volume propose dans une traduction annotée, une anthologie d'extraits substantiels de sept auteurs médiévaux commentant la Genèse, des textes inédits en anglais jusqu'à présent. Comme le montre l'introduction substantielle, les auteurs de ces textes sont choisis parce que représentatifs de courants médiévaux assez identifiables même si leur exégèse subit en permanence l'influence des Pères de l'Église. Remi d'Auxerre (± 841-908) est retenu comme représentant de l'exégèse carolingienne encore très dépendante de l'interprétation antérieure. Rupert de Deutz (± 1075-1129) est typique de l'herméneutique allégorique monastique du XII^e s. Quelques brefs extraits de Hildegarde de Bingen (1098-1179) témoignent du travail d'interprétation réalisé par des femmes à cette époque. L'œuvre d'André de Saint-Victor (± 1110-1175) illustre l'école fondée par Hugues de Saint-Victor. Son contemporain Pierre le Mangeur ou *Comestor* (± 1100-1179) s'inspire clairement de Flavius Josèphe dans son *Historia scholastica*, tandis que Nicolas de Lyre (± 1270-1349) offre un exemple de l'exégèse universitaire parisienne dont l'influence s'exercera sur les auteurs postérieurs, y compris Luther. Enfin, les commentaires de Denys le Chartreux (± 1402-1471) témoignent de l'exégèse littérale et mystique de la fin du Moyen Âge. D'auteur en auteur, les extraits parcourent l'ensemble de la Genèse, des ch. 1-3 explorés grâce à Remi d'Auxerre jusqu'à la dernière partie de l'histoire de Joseph lue avec Denys le Chartreux. L'histoire allant de la sortie de

l'arche jusqu'à l'ascension de Joseph en Égypte (Gn 9–41) est la plus rapidement traitée en compagnie de Hildegarde, d'André de Saint-Victor et de Pierre Comestor. Le volume se referme sur une bibliographie (sources et études) et des index (onomastique, thématique, biblique).

André WÉNIN

Jan PAPY (éd.), *Le Collège des Trois Langues de Louvain 1517-1797. Érasme, les pratiques pédagogiques humanistes et le nouvel institut des langues*. Édition française préparée en collaboration avec Lambert ISEBAERT et Charles-Henri NYNS. Avant-propos de Bernard COULIE. Leuven, Peeters, 2018. Ill.; 230 p. 24,5×24,5. 60 €. ISBN 978-90-429-3675-1.

Le 500^e anniversaire de la fondation du Collège des Trois Langues (latin, grec, hébreu) a été l'occasion de célébrer le grand humaniste Jérôme de Busleyden, ami d'Érasme et de Thomas More, membre du Grand Conseil de Malines et généreux donateur grâce au testament duquel le Collège a été créé en 1517. À cette occasion, la KULeuven a organisé une grande exposition et publié un ouvrage *Het Leuvense Collegium Trilingue 1517-1797. Erasmus, humanistische onderwijspraktijk en het nieuwe taleninstituut Latijns-Grieks-Hebreeuw* (2017), sous la direction de Jan PAPY. Cet ouvrage a été traduit et adapté en français en 2018. De plus le Musée L de Louvain-la-Neuve a présenté une exposition intitulée *Un humanisme à réinventer. 500 ans d'études classiques à Louvain (1518-2018)*.

Érasme s'est attelé de suite après la mort de Busleyden (août 1517) à la création du Collège où des savants de renommée internationale prodigueraient un enseignement public et gratuit du latin, du grec et de l'hébreu. Dans ce Collège Trilingue, étudiants-boursiers et professeurs vivaient ensemble. Sa fondation, au centre de Louvain près du Marché aux poissons, a dû affronter de nombreuses critiques et attaques de la part d'adversaires « traditionalistes ». Dans le premier siècle de son existence, le Collège a dû traverser des moments difficiles à une époque fortement marquée par des troubles politiques et religieux. Toutefois, pendant ce temps, le nouvel institut s'acquit une haute renommée scientifique à travers l'Europe. À la fin du XVIII^e siècle, la Révolution française mit brusquement fin à trois siècles d'enseignement « trilingue » (1797). Les contributions de cet ouvrage fournissent une vue d'ensemble du projet pédagogique et scientifique animé par l'esprit d'Érasme, de l'histoire du Collège des Trois Langues, et de sa contribution didactique et scientifique à l'étude des langues et des littératures, dans son contexte européen.

Voici les intitulés des différentes contributions : *Louvain célèbre les 500 ans du Collegium Trilingue* (J. PAPY) ; *Un testament, une vision de génie et une persévérance inébranlable. Naissance, essor et rayonnement du Collège des Trois Langues* (J. PAPY) ; *Au-delà du conflit. Symbiose de la scolastique et de l'humanisme à la Faculté de Théologie* (G. GIELIS) ; *La vie quotidienne au sein du Collège des Trois Langues* (J. PAPY) ; *L'enseignement et l'étude des langues à la Renaissance : la voie vers les langues vernaculaires* (P. SWIGGERS) ; *Regina linguarum. L'enseignement du latin au Collegium Trilingue, XVI^e-XVIII^e siècles* (X. FEYS et D. SACRÉ) ; *L'enseignement du grec*

à l'ancienne Université de Louvain : un bilan sous l'angle européen (R. VAN ROOY et T. VAN HAL) ; *Omnium linguarum purissima. Les études de l'hébreu au sein du Collège des Trois Langues* (P. VAN HECKE). L'ouvrage comprend de nombreux documents photographiques et le *Tableau synoptique des professeurs et présidents du Collegium Trilingue* (p. 229-230).

André HAQUIN

Jean-François SIX, *Foucauld après Foucauld. Le livre du centenaire (1916-2016)*. Préface de Mgr Jean-Paul VESCO. Paris, Cerf, 2016. 593 p. 24 × 15. 34 €. ISBN 978-2-204-10895-9.

Donner au message de Ch. de Foucauld toute son ampleur et son élan, tel est le message de ce très beau livre. Le ton est donné par la citation de G. Bernanos (1945) qui ouvre le volume : « Je crois toujours qu'on ne saurait réellement "servir" – au sens traditionnel de ce mot magnifique – qu'en gardant vis-à-vis de ce qu'on sert une indépendance de jugement absolue. C'est la règle des fidélités sans conformisme, c'est-à-dire des fidélités vivantes » (p. 9).

Le livre relate la postérité spirituelle de Ch. de Foucauld depuis sa mort et jusqu'à aujourd'hui en grand détail et avec une précision remarquable.

La richesse de cette étude est de montrer, parfois avec une pointe d'agacement, que la vie et le parcours de Ch. de F. ont été lus, voire compris, non pas à partir de ce qu'ils ont été historiquement et spirituellement, mais à partir de ce qu'un élément de cette vie a éveillé chez l'un ou l'autre et les a mis en marche. En particulier, il faut citer le rayonnement de René Voillaume et de Madeleine Hutin, dont les fondations sont inspirées d'une règle de vie contemplative et cloîtrée écrite par Ch. de F. en... 1899, donc avant qu'il soit ordonné prêtre. Cette règle de vie est bien éloignée de celle du frère universel qui sera celle des dix dernières années de sa vie (cf. la Préface de Mgr J.P. Vesco, p. 12ss).

Jean-François Six fait œuvre d'historien ; il montre que loin d'être un ermite isolé dans le Hoggar, Ch. de F. a vécu une *autre* vocation les dix dernières années de sa vie : aller à la rencontre des habitants, étudier leur langue et leurs habitudes. Il n'est pas mort sans laisser de disciples comme le montre son « UNION de *défricheurs isolés* », sorte d'institut pour prêtres et laïcs, encore trop peu connue, dont L. Massignon faisait partie et qu'il confia à J.-F. Six.

C'est un regard renouvelé et inattendu que cet important travail réalisé à l'occasion du centenaire de la mort de Ch. de F., que l'A. a mené « au nom d'un devoir impérieux de mémoire », demandé par Mgr Vesco évêque d'Oran.

Ce livre de près de 600 pages, passionnant à lire, est à découvrir sans hésiter.

Monique FOKET

Dominique LORMIER, *Ces chrétiens qui ont résisté à Hitler*. Paris, Artège, 2018. 304 p. 23 × 15. 18,90 €. ISBN 979-10-336-0696-3.

Historien et écrivain, auteur de nombreux ouvrages sur la Seconde Guerre mondiale et Membre de l'Institut Jean Moulin, D.L. présente 27 portraits

d'hommes et de femmes, principalement français ou résidant en France, appartenant à diverses confessions, engagés dans la résistance chrétienne à Hitler. Parmi ces personnages présentés par ordre alphabétique, on trouve D. Bonhoeffer, P. Bockel, les maréchaux A. Juin, J. de Lattre, et Ph. Leclerc, le cardinal Saliège, le pasteur Westphal, Vera Obolensky, la mère Marie Skobtsov, etc. Les portraits vont de quelques pages à une trentaine.

Une brève introduction (p. 11-25) présente les étapes de la résistance et indirectement de la collaboration tout au long de la guerre. Elle s'efforce de préciser les positions d'Hitler et des Nazis et leurs motivations, comme l'indiquent ces quelques mots : « Lors de l'arrivée au pouvoir d'Adolphe Hitler en janvier 1933, l'Allemagne compte 40 millions de protestants et 20 millions de catholiques. En mettant en avant sa lutte contre le communisme, Hitler tente de séduire de nombreux chrétiens, afin de faire oublier que le nazisme est composé, en grande partie, d'athées convaincus et de néo-païens ouvertement racistes, antisémites et anti-chrétiens, comme Martin Bormann, Reinhard Heydrich, Alfred Rosenberg et Heinrich Himmler » (p. 11).

André HAQUIN

Linden J. BALL, Valerie A. THOMPSON (éds), *The Routledge International Handbook of Thinking and Reasoning* (coll. *The Routledge International Handbook Series*). Londres, Routledge, 2018. 645 p. 25,5×18. 220 \$. ISBN 978-1-138-84930-3.

Cet ouvrage sur le raisonnement humain réunit plusieurs contributions de chercheurs. La visée à la fois didactique et scientifique de l'ouvrage donne au lecteur, d'une part un aperçu des développements historiques et de l'état de la question, et d'autre part un accès aux dernières avancées dans les théories de la pensée et du raisonnement. Le lecteur n'aura qu'à choisir parmi les thèmes majeurs des recherches sur la pensée et le raisonnement : l'induction, la déduction, l'abduction, la logique, les sophismes, l'inférence, l'heuristique, l'argumentation, le jugement, le raisonnement moral, le raisonnement bayésien, la pensée créative, les stratégies de solution de problèmes... Le lecteur est ainsi provoqué à entrer dans la complexité du raisonnement humain qui se pense lui-même, voire à assumer l'étrange situation de l'« l'œil qui se voit lui-même ».

Paulo RODRIGUES

Bernard JOLIBERT, *Science, Religion, Philosophie : trois manières d'appréhender le monde* (coll. *Éducation et philosophie*). Paris, L'Harmattan, 2019. 179 p. 21,5×13,5. 19 €. ISBN 978-2-343-16721-3.

Agrégé de philosophie et docteur ès lettres, l'A. est professeur émérite en sciences de l'éducation. Dans cet ouvrage qui réunit plusieurs articles, il se propose de caractériser les différentes approches du réel (science, philosophie, religion) en essayant de dépasser le « relativisme absolu » dans lequel la culture contemporaine est empêtrée, et selon lequel « tout se vaut également ». Il s'agit de ne pas confondre les objets, les langages, les méthodes, les visées, et les théories de la vérité des différentes rationalités. La confusion

des rationalités contribue à situer le discours, scientifique, philosophique et religieux au même niveau de certitude, en même temps qu'à oublier les limites de chaque rationalité. La distinction entre ces trois approches permet leur adéquate articulation et évite les attitudes extrêmes du scientisme, de la sophistique et du fanatisme.

Paulo RODRIGUES

Paul RICŒUR, *Méthode réflexive appliquée au problème de Dieu chez Lachelier et Lagneau* (coll. *Philosophie et théologie*). Paris, Cerf, 2017. 246 p. 21 × 13,5. 29 €. ISBN 978-2-204-12173-6.

Paul Ricœur (1913-2005) est une figure centrale de la philosophie contemporaine. Les éditions du Cerf proposent ici dans la collection « Philosophie et théologie » le texte inédit de son mémoire pour le *Diplôme d'études scientifiques*, soutenu en 1934 devant Léon Brunschvicg. Ce texte dactylographié et relié en un ensemble de 212 pages, a été exhumé des archives laissées par Paul Ricœur et conservées au Fonds Ricœur (à l'Institut protestant de théologie, Paris). Dans ce travail de jeunesse, où il fait preuve d'un grand talent, l'A. aborde la question de Dieu dans la philosophie réflexive. Pour ce faire, il choisit deux représentants majeurs de la philosophie française : Jules Lachelier (1832-1918) et son élève Jules Lagneau (1851-1894). Dans son esquisse d'autobiographie intellectuelle (*Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle*, Paris, Éditions Esprit, 1995, p. 13), Ricœur présentait son mémoire de maîtrise comme un premier armistice dans « la guerre intestine entre la foi et la raison », tout en ajoutant que ses « incursions précoces du côté du Dieu des philosophes sont pratiquement restées sans lendemain » (*Ibid.*, p. 15). Dans ce mémoire, Ricœur propose une approche différenciée des deux auteurs, consistant à comparer leurs démarches réflexives quant à l'objet religieux, tout en mettant en évidence leur convergence dans une méthode réflexive en tant que principe d'une métaphysique intégrale.

Paulo RODRIGUES

HyeJeong SEO, *Paul Ricœur. Image de Dieu. T. I. Origine et déchéance* (coll. *Ouverture Philosophique*). Paris, L'Harmattan, 2017. 285 p. 21,5 × 13,5. 29 €. ISBN 978-2-343-11452-1.

HyeJeong SEO, *Paul Ricœur. Image de Dieu. T. II. Rédemption et Eschatologie* (coll. *Ouverture Philosophique*). Paris, L'Harmattan, 2017. 218 p. 21,5 × 13,5. 22,5 €. ISBN 978-2-343-11766-9.

L'A., issue de la tradition presbytérienne (protestants calvinistes) de Corée du Sud, est docteure de l'Institut Protestant de Théologie à Paris. Elle présente ici en deux volumes le résultat d'une recherche doctorale en théologie qui prend appui sur un des rares textes de Ricœur de portée théologique de tradition calviniste : « L'image de Dieu et l'épopée humaine (1960) » (repris dans *Histoire et Vérité*, Paris, Seuil, 1964). La première partie du premier volume est consacrée à l'interprétation du concept « image de Dieu » chez

les Pères de l'Église et les réformateurs, alors que la deuxième partie s'attache à déceler dans la déchéance de l'« image » une « épopée » humaine de la traversée du mal. L'herméneutique de l'« image » renvoie à une archéologie du mal et à sa symbolique, tout en permettant de comprendre l'ampleur de la déchéance humaine et ses répercussions dans les registres de l'avoir, du pouvoir et du valoir. La troisième partie (vol. II) se penche sur la question du principe de la rédemption, c'est-à-dire de ce qui rend possible de rétablir l'« image » selon le dessein de Dieu. Le « pardon » est ici un terme essentiel en tant qu'il rétablit la relation entre le « je », le « monde », l'« autre » et Dieu. La rédemption est universelle et atteint les domaines politique, économique, culturel, relationnel, social, mais elle suppose une espérance eschatologique de la récapitulation de toutes les choses dans le Christ, au « dernier jour ». À travers cet itinéraire l'A. met en évidence les résonnances théologiques de la pensée philosophique de Paul Ricœur, tout en dialoguant avec les ressources philosophiques et théologiques sur lesquelles Ricœur a appuyé sa pensée.

Paulo RODRIGUES

Jean-Christian PETITFILS, *Dictionnaire amoureux de Jésus* (coll. *Tempus*). Paris, Perrin, 2017. 640 p. 17,5 × 10,5. 11 €. ISBN 978-2-262-07281-0.

L'A., docteur en science politique, est aussi un historien réputé notamment pour ses biographies de Louis XIII, Louis XI, Louis XV et Louis XVI. En 2011, son étude historique sur Jésus (*Jésus*, Paris, Fayard, 2011 ; Le Livre de poche, 2013) a connu un succès retentissant auprès de croyants aussi bien que d'incroyants, quoi qu'il en soit des critiques qui lui ont été adressées. Dans cette fameuse collection « Dictionnaire amoureux de... », l'A. se propose de présenter la figure de Jésus tout en s'éloignant d'un encyclopédisme pédant. Il s'agit d'« une démarche intime qui engage l'être entier, mobilise ses émotions les plus profondes, où le mot 'amoureux' prend sa pleine dimension, puisqu'il se mesure à la transcendance » (*Avant-propos*, p. 9). Le dictionnaire compte 139 entrées, les unes en rapport direct avec la figure de Jésus et avec les écrits néotestamentaires, d'autres renvoyant à des saints ou des mystiques chrétiens. Grâce au style personnel de l'A., chaque entrée est accessible à tous, même aux lecteurs n'ayant pas de culture religieuse préalable. Les renvois à d'autres entrées du dictionnaire permettent d'obtenir des informations complémentaires. Un glossaire et une bibliographie sommaire complètent ce *Dictionnaire amoureux de Jésus*, que le format poche rend facilement maniable.

Paulo RODRIGUES

Thérèse Martine ANDREVON, *Une théologie à la frontière. L'Église et le Peuple juif depuis le Concile Vatican II* (coll. *Théologie*). Toulouse, Domuni-Press, 2018. 2 vol. 300 p ; 434 p. 21 × 14. 70 € (les 2 vol.). ISBN 978-2-36648-076-4 et 978-2-36648-078-8.

Le propos de cette thèse importante, défendue à l'Institut Catholique de Paris en juin 2014, n'est pas tout à fait inédit. D'une part, parce qu'il croise

celui de nombreuses autres recherches antécédentes concernant le contexte d'élaboration, la réception et la postérité du § 4 de *Nostra Ætate* (voir, par ex. et parmi bien d'autres, M. MOYAERT & D. POLLEFEY, *Never Revoked. Nostra Ætate as Ongoing Challenge for Jewish-Christian Dialogue*, Leuven, 2010). D'autre part, parce que son auteure, bien avant la publication intégrale de sa dissertation doctorale (avril 2018), a déjà eu l'occasion de diffuser une partie des résultats de sa recherche dans toute une série d'articles parus dans les revues spécialisées et reprenant ou prolongeant diverses sections de cette dissertation. Pour mémoire et pour pallier ce qu'un éditeur sérieux aurait dû faire de lui-même, je cite : « Joseph Bonsirven et le 'mystère d'Israël' », *NRT* 133, 2011, p. 547-567 ; « Les Juifs et la préparation du texte conciliaire *Nostra Ætate* », *NRT* 135, 2013, p. 218-238 ; « Le mystère d'Israël dans l'œuvre de Jacques Maritain », *RSR* 101, 2013, p. 211-231 ; « Lumière des nations et gloire d'Israël : le programme de *Nostra Ætate* 4 pour le renouvellement de la christologie », *NRT* 137, 2015, p. 201-220 ; « Des textes et des événements. Bilan de cinquante années de réception de *Nostra Ætate* § 4 », *RSR* 103, 2015, p. 329-349 ; « Vers une théologie catholique du Judaïsme », *Sens* 402, 2015, p. 645-662 ; « Le nouveau texte de la Commission pontificale pour les relations avec le judaïsme, nœud gordien de la théologie du dialogue », *NRT* 138, 2016, p. 400-418 ; « Jusqu'à quel point la rédaction de *Nostra Ætate* § 4 a-t-elle été influencée par la Shoah ? », *Sens* 407, 2016, p. 325-334 ; (avec Jean-Louis Souletie) « Un cahier des charges pour la christologie après *Nostra Ætate* », *RSR* 105, 2017, p. 75-90 ; « Étendre le sanctoral de l'Église de Jérusalem à l'Église universelle : une proposition conciliaire oubliée », *NRT* 140, 2018, p. 215-234. Cette relative absence de nouveauté n'enlève toutefois rien à l'importance du sujet traité et cela pour trois raisons au moins. Tout d'abord, T.M. Andrevon cherche à élaborer une théologie chrétienne du judaïsme sollicitant aussi bien la christologie, l'ecclésiologie, la sotériologie que la liturgie, tout en s'efforçant d'éviter les écueils opposés des « deux voies de salut » et de la « substitution ». Cette tentative paraîtra d'autant moins superflue au regard des remous provoqués tout récemment encore par l'article de Joseph Ratzinger – Benoît XVI, « Les dons et l'appel sans repentir. À propos de l'article 4 de la déclaration *Nostra Ætate* » (trad. française dans *Communio* 43/5, 2018, p. 123-145). Ensuite, dans cette version actualisée de sa thèse, l'auteure intègre le document le plus récent de la Commission du Saint-Siège pour les relations religieuses avec le judaïsme, « “Les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables” (Rm 11,29). Une réflexion théologique sur les rapports entre catholiques et Juifs à l'occasion du 50^e anniversaire de *Nostra Ætate* § 4 », décembre 2015, celui qui a précisément suscité la réflexion du pape émérite. Elle illustre ainsi *in actu* l'existence et la nécessité d'une réflexion et d'un dialogue permanents et toujours plus approfondis entre juifs et chrétiens (voir le discours récent du pape François, prononcé à l'Institut biblique pontifical de Rome en mai 2019, en faveur d'une meilleure connaissance des pharisiens). Enfin, dans le contexte actuel de recrudescence de l'antijudaïsme et de l'anti-sémitisme, nul ne contestera – même du côté chrétien – la nécessité d'une telle réflexion théologique pour empêcher de voir remis en cause ce qui, depuis Vatican II, paraissait solide et acquis mais qui, de fait, ne l'est jamais

définitivement. Sur le chemin du dialogue et dans le processus d'une meilleure prise en compte de la judaïté de Jésus (avec ses conséquences pour toute la théologie et pour le lien des chrétiens au peuple d'Israël), le surplace n'est pas permis. L'ouvrage de T.M. Andrevon n'est certes qu'une étape provisoire et discutable, mais c'est une étape essentielle. Et eu égard aux questions centrales qu'il aborde, il aurait mérité mieux que ce titre inutilement sentencieux et censé attirer le chaland d'« Une théologie à la frontière ». Plutôt que de « frontières » – mot décidément très à la mode aujourd'hui – ne s'agit-il pas plutôt ici du cœur du mystère du salut et de l'Église ?

Didier LUCIANI

Monica MONDO & Georges COTTIER, *Dialogue sur l'Église avec le théologien de trois papes*. Traduit de l'italien par Isabelle COUSTURIÉ. Paris, Artège, 2016. 210 p. 18×12,5. 17,50 €. ISBN 978-2-360-40376-9.

Ce petit ouvrage est une interview du card. Georges Cottier par la journaliste italienne Monica Mondo. Il porte de ce fait les marques et les limites de ce genre littéraire : l'interviewé exprime des réponses spontanées, nécessairement « orientées » par les questions mêmes de l'interviewer et n'offrant pas toutes les nuances d'une monographie théologique. Ce livre-interview est divisé en quinze petits chapitres thématiques (par ex., Athéisme, Bioéthique, Concile, Les femmes, L'œcuménisme ..., Pédophilie..., Le reste d'Israël...). Le cardinal, dominicain et ancien théologien de la Maison pontificale, répond avec franchise, prudence et de manière équilibrée. On est cependant étonné à certains moments par le ton de la discussion, induit pour une part par la journaliste : ainsi, les treize pages sur le diable en tant qu'être personnel. M. Mondo, par ses questions assez directes et pertinentes, laisse cependant apparaître un état d'esprit fort négatif, voire catastrophiste, vis-à-vis de la culture occidentale contemporaine, avec tous les poncifs d'une certaine critique de la modernité (volonté prométhéenne de l'homme contre Dieu, sécularisation, laïcité...), l'Église apparaissant toujours comme la victime de ce contexte. On est aussi étonné, à titre d'exemple, que le P. Cottier, apprenant sa création cardinalice, ait estimé devoir demander à être ordonné évêque, qui plus est à son âge, évêque titulaire, sans présidence d'Église, alors que, par ailleurs, il distingue bien le simple honneur qu'est le cardinalat et l'ordination qu'implique le ministère épiscopal. À côté de beaucoup d'avis pondérés, on est surpris par certaines affirmations et une pensée quelque peu providentialiste (p. 101). L'annexe reproduisant un article du cardinal sur « le progrès de l'Église dans le temps » (présentation en 27 pages de la pensée ecclésiologique du cardinal Journet) est d'un intérêt certain.

Joseph FAMERÉE

Paul RICŒUR, *Philosophie, éthique et politique : entretiens et dialogues*. Paris, Seuil, 2017. 232 p. 20,5×14,5. 15 €. ISBN 978-2-021-35332-7.

Ce volume réunit douze entretiens avec Paul Ricœur, réalisés entre 1981 et 2003. Les grands thèmes ricœurriens sont revisités et mis en perspective : la capacité, l'agir, la politique, l'histoire comme récit et comme pratique, la

justice, le compromis, la guerre, le mal en tant que défi pour la philosophie, l'écologie, la spécificité de l'éthique, l'art, le langage et l'herméneutique esthétique. Ce volume permet de mieux comprendre l'œuvre ricœurienne dans le contexte de son déploiement et à partir de l'interprétation que son A. lui accorde lui-même. La fraîcheur et la spontanéité des échanges permettent de capter la profondeur humaine et intellectuelle de cette figure incontournable de la philosophie contemporaine.

Paulo RODRIGUES

Franck DAMOUR, Stanislas DEPREZ, David DOAT (éds), *Généalogies et nature du transhumanisme. État actuel du débat*. Québec, Liber, 2018. 195 p. 23 x 15. 22 €. ISBN 078-2-89578-644-3.

Cet ouvrage rassemble diverses contributions d'auteur.e.s, dont la plupart sont rattachés à la Chaire Éthique et Transhumanisme de l'université catholique de Lille. Il est composé de trois parties s'efforçant d'offrir les principales clés de compréhension de ce mouvement complexe et diversifié qu'est le transhumanisme dans ses discours et son rapport à l'action, situé qu'il se trouve entre efficacité clinique dans son versant thérapeutique (prothèses, nanotechnologies, etc.), et utopie ou idéal de civilisation.

La première partie traite de la genèse des idées. Elle pose la question de la perfectibilité de l'humain en lien avec la requête d'autonomie contemporaine, parfois réduite à l'extension d'une capacité d'action plutôt qu'à une réelle capacité éclairée de décider ce qui est bon pour soi. Ce rapport entre transhumanisme et autonomie pose, dans le fond, une question centrale : est-ce d'abord l'humain en son corps qu'il importe de modifier ou d'augmenter, ou les conditions sociales et politiques pour une habitation plus humaine du monde ? Une deuxième voie de compréhension du mouvement transhumaniste consiste à comprendre les auteurs anciens ou récents qui se trouvent sollicités, qu'ils aient ou non traité du transhumanisme en tant que tel ; pensons ici à Theilhard de Chardin ayant proposé une vision du monde et non une parole sur le transhumanisme. Derrière cette recherche de racines historiques, c'est bien à une quête de légitimation que l'on assiste, particulièrement dans les inscriptions éthiques du mouvement. Enfin, le lien démontré en ce mouvement et celui du capitalisme ouvre à une nouvelle ère, celle de la formalisation des enjeux et des pratiques à travers les chartes de 2002 et 2012. La deuxième partie de l'ouvrage considère les significations contemporaines du transhumanisme. Gilbert Hottois en propose tout d'abord une définition ouvrant à un très intéressant entre-deux entre utopisme et idéologie, tout entre soulevant un questionnement anthropologique et éthique pertinent. Un autre champ est ensuite ouvert, celui des frontières entre technique et humain, naturel et artificiel, fût-ce avec des techniques médicales simples, tels les vaccins. Une autre question est celle des significations accordées à la notion même de transformation en lien avec une conception de la liberté : quel est l'impact réel du transhumanisme et quelle compréhension a-t-il du biopolitique ? C'est la question fondamentale ouverte par F.-P. Adorno : le transhumanisme promeut-il une liberté réelle ou déploie-t-il, fût-ce implicitement, une somatocratie ?

(p. 116). Enfin, une relecture anthropologique établira les liens instaurés avec la thématique théorique et clinique de la mortalité individuelle et collective. Cette question est également reprise dans un horizon de questionnement théologique établissant des analogies critiques avec la récente encyclique *Laudato si'*. Très intéressante également, la dernière partie traite du rapport entre imaginaire et réalité lorsqu'il est question du transhumanisme. En quoi et comment la pensée transhumaniste renvoie-t-elle – et pourquoi ? – à des éléments de la pensée mythique lorsqu'elle convoque l'immortalité, l'indéfini, le progrès, pour faire de son rapport à l'action « visant le bien de l'humain » le levier d'une dynamique éthique ? Dans un autre registre, celui de la clinique du handicap, de la prothèse, est-il opportun de recourir, d'un point de vue éthique, à la notion d'augmentation pour légitimer l'action prenant plus ou moins en considération tout ce qui pose le sujet en rééducation dans la totalité de son existence ? Enfin, B. Bourcier questionne, d'un point de vue éthique, la visée utilitariste d'un transhumanisme détaché de sa dimension politique, se cantonnant à la seule approche technique du monde pour penser « l'utile ».

On s'en rend compte, cet ouvrage collectif, s'il ne porte pas le vœu d'une vision globale d'une problématique complexe, offre cependant des clés de lectures, certes partielles, mais qui donnent réellement à penser d'autant plus que cet apport critique s'inscrit dans une prise en compte du réel allant du « plus simple » (les techniques médicales d'aujourd'hui) au plus « futuriste » (l'incubateur artificiel, la réalité d'une possible immortalité).

Dominique JACQUEMIN

James F. DRANE, *Medicine, Ethics, Religion* (coll. *Acta Bioethica Supplementa. Estudios transdisciplinarios. Transdisciplinary Studies. Études transdisciplinaires*, 1). Münster, Lit Verlag, 2018. 161 p. 23,5×16. 35 €. ISBN 978-3-643-91015-8.

Premier numéro des suppléments aux *Acta Bioethica*, l'ouvrage est présenté comme une réflexion d'interface entre médecine, éthique et religion (p. 4). Inscrit dans une pensée venue des États-Unis où la religion (ici essentiellement catholique) apparaît encore comme en posture de surplomb vis-à-vis de la réalité, il nous paraît difficile d'appréhender cette notion d'interface. Il s'agit plutôt, en effet, du déploiement d'une pensée qui, dans une perspective historique non clairement affirmée, fait un constat, d'ailleurs généralisable, d'une déshumanisation de la relation de soins entre le clinicien – ici essentiellement le médecin – et le malade en situation de souffrance. Ce constat, trop peu contextualisé, est ici appréhendé essentiellement au prisme d'un capitalisme ayant fait de la médecine, particulièrement au moyen de la recherche et en raison de l'importance des firmes pharmaceutiques, le lieu d'un marché structuré par la recherche du profit et, indirectement, du pouvoir du clinicien. La solution semble ici venir de « la bioéthique » envisagée surtout dans sa dimension normative-principielle qui serait en mesure de réintroduire ce qu'on pourrait appeler une éthique des vertus chez le clinicien, vertus inscrites dans une éthique de la vie et de la compassion, pour ne pas parler, de manière plus caricaturale, d'une loi naturelle. C'est à travers ce prisme que se trouvent

revisitées les thématiques relatives aux questions inhérentes au vieillissement et à la mort, mises en tension au cœur d'une résolution à choisir la vie plutôt que la mort. Quant à la dimension religieuse, elle se trouve régulièrement invoquée en termes d'une « philosophie » chrétienne comprise comme une dimension à reprendre en compte dans l'action et les décisions, dans une vision renouvelée de l'humain, mais sans jamais questionner vraiment ses conditions de possibilité. On l'aura compris, dans un contexte européen largement structuré par une sécularisation et une approche laïque de la médecine, cet ouvrage sera de peu d'utilité. De notre point de vue, si une interface est réellement à penser entre médecine, éthique et religions, ce sera en réfléchissant aux valeurs effectivement mises en œuvre dans un contexte de soins, valeurs ayant à se proposer dans un contexte pluriculturel et pluri-religieux sous forme de bouturage d'une éthique séculière permettant à tous d'entrer dans un processus conjoint de questionnement bioéthique. De plus, si l'on devait parler ici de religion et de médecine, cette visée ne pourrait être effective qu'à travers une réflexion inscrite dans le champ plus large du *Spiritual Care* – dans la diversité de ses modèles – permettant de rencontrer le sens de la vie, de la pratique et de l'action des différents protagonistes, patients, soignants et institutions.

Dominique JACQUEMIN

Emma SEPPÄLÄ *et al.* (eds), *The Oxford Handbook of Compassion Science* (coll. *Oxford Library of Psychology*). Oxford, Oxford University Press, 2017. 526 p. 26 × 18,5. 97 £. ISBN 978-0-19-046468-4.

Y a-t-il une science de la compassion ? Le titre de ce manuel le laisse entendre en proposant 37 contributions d'experts de domaines aussi divers que les neurosciences, la médecine, la psychiatrie, la psychologie, la sociologie, l'économie, la gestion, la religion. Comment définir la compassion ? S'agit-il d'une émotion, d'une motivation, d'une disposition de caractère ou d'une attitude apprise ? Se différencie-t-elle de l'altruisme et de l'empathie ? L'ensemble des contributions cherche à répondre à ces questions à partir d'une perspective scientifique et critique qui tient compte des dernières avancées des neurosciences, de la médecine, de la biologie évolutive et des sciences humaines et sociales. Le manuel, un outil pour étudiants et chercheurs, est structuré en sept parties : introduction (1-4), approches développementales (5-8), approches biologiques et psycho-physiologiques (9-15), interventions (16-19), approches psycho-sociales et sociologiques (20-26), approches cliniques (27-29), applications (30-35). Il s'agit d'un ouvrage pionnier qui propose une approche systématique et multidisciplinaire du thème de la compassion, par une analyse critique des théories et modèles, aussi bien que des méthodologies de recherche à ce sujet.

Paulo RODRIGUES

Félix MOSER (dir.), *La théologie pratique. Un guide méthodologique. [Dossier thématique] Études théologiques et religieuses*, t. 93, 2018, p. 521-700.

Dernière-née des disciplines théologiques, la théologie pratique (ou théologie pastorale) est mise au défi de fonder sa propre scientificité depuis une

cinquantaine d'années. Les interpellations régulières proviennent surtout de la théologie systématique – donc internes à la théologie – mais aussi des sciences sociales que sont la sociologie et l'anthropologie, en raison d'une proximité méthodologique dans les études de terrain. Les questions d'épistémologie et de méthodologie n'ont pas été « résolues », en tout cas pas suffisamment, par les deux premières générations de théologiens pratiques francophones. Le numéro thématique dirigé par Félix Moser est donc particulièrement le bienvenu, dossier nourri par des réflexions de théologiens pratiques protestants de la troisième génération, mais aussi par des collègues d'autres sciences humaines (ethnographie, sociologie, psychologie). – Une fois posés l'enjeu et les quatre défis spécifiques de la théologie pratique (fiabilité des sources, vérité, plausibilité, pertinence) dans l'introduction de Félix Moser (p. 521-527), on peut commencer par l'article d'Élisabeth Parmentier (*L'interprétation théologique, épreuve de la théologie pratique*, p. 661-672). Elle montre clairement comment l'interprétation est d'une part la spécificité d'une étude théologique des pratiques, d'autre part une difficulté croissante en raison de l'éclatement actuel des « réalités de la vie ». « Ceci entraîne des théologies pratiques plurielles et contextuelles, dont les sujets et les approches sont dictés par les circonstances » (p. 669). Elle développe aussi comment « l'écart » (notion proposée en 2004 par Isabelle Grellier, citée aussi par C. Singer p. 700) entre la réalité vécue et les affirmations théologiques se fait de plus en plus complexe, nécessitant d'autant plus une théologie pratique impliquée et engagée. On prolongera la réflexion de la professeure de Genève par l'étude de Christophe Singer qui se focalise sur la posture du chercheur (*Le statut du théologien pratique : entre engagement et lecture distanciée*, p. 685-700). Il en fait une question proprement théologique, et non pas seulement déontologique et méthodologique. Remarquons que, comme É. Parmentier, il part du théologien systématique Jean Ansaldi pour penser l'expérience de foi. Dans cet article dense et utile dans les débats académiques actuels sur la place et la fonction de la théologie pratique, Christophe Singer lie l'engagement théologique à « l'engagement passif de la foi », belle expression qui met au cœur de la discipline une théologie de la croix. Qui veut faire de la théologie pratique tirera grand profit de cet article. Je cite ici seulement ce qu'il écrit de la prise de distance comme acte théologique : « Il ne s'agit pas tant d'évaluation critique des pratiques à l'aune d'objectifs d'action, que d'un regard qui essaye de ne pas rester à la surface de ce qui se fait et se dit. C'est donc bien de lecture distanciée qu'il s'agit. Mais ce travail critique ne s'effectue pas en tension avec l'engagement théologique : *il en est partie intégrante*. » (p. 698, l'auteur souligne) – La dimension contextuelle oblige les théologiennes et théologiens pratiques à élaborer leurs propres outils méthodologiques, en dialogue avec des sciences humaines adaptées. L'article de Jérôme Cottin le montre bien (*Analyser une image, une œuvre d'art, une publicité, une production numérique*, p. 619-629). On relèvera ici sa proposition d'une grille d'analyse d'un site web (p. 628). Nicolas Cochand se risque à une approche interdisciplinaire originale avec le domaine économique, réfléchissant sur la facturation des actes pastoraux (p. 631-646). Ces deux auteurs montrent bien la difficulté à s'aventurer hors des terrains habituels de la théologie. C'est aussi ce que font à leur manière

Félix Moser (*Du bon usage des sciences du langage en théologie pratique*, p. 647-659 ; je relève notamment ses réflexions sur l'usage du « nous », p. 657-658) et Lauriane Savoy (*La question des études de genre en théologie pratique*, p. 673-684). – Plus systématique sur la méthodologie, on lira Isabelle Grellier dans une réflexion sur les enquêtes quantitatives produites par les sociologues et comment des théologiens peuvent les utiliser (*Lectures des enquêtes sociologiques : les processus d'interprétation du point de vue du théologien pratique*, p. 591-604). Elle montre l'intérêt d'utiliser des matériaux préexistants (p. 595-596) et le défi de l'interprétation proprement théologique des données. Olivier Bauer offre une belle synthèse de la dimension empirique de la praxéologie (*Observer, analyser, problématiser des pratiques théologiques. Les premières étapes de la praxéologie théologique*, p. 605-618). Il rappelle que le diagnostic n'est pas suffisant, et que le défi est de passer à l'interprétation, se situant comme en écho à l'article précédent. Cet article permet de remettre dans la question méthodologique les apports de la praxéologie créée par Jean-Guy Nadeau et ses collègues de Montréal. – Restent quatre articles de sociologues et psychologues qui ouvrent le dossier. Je relève l'article assez technique sur la théorisation ancrée par la psychologue Fabienne Vasseur (*Analyse qualitative en psychologie : Grounded Theory Method*, p. 577-590). Régulièrement utilisée en théologie pratique, cette méthode est ici bien présentée avec ses avantages et ses inconvénients, du point de vue de la psychologie. L'auteure rappelle utilement les principaux ancrages épistémologiques qui coexistent en psychologie, dont l'approche intégrant la théorisation ancrée. Les théologiens et théologiennes pratiques s'y sentiront à l'aise et pourront voir comment cette méthode est située dans un courant qui « s'inscrit dans une perspective postmoderne pour laquelle les individus vivent des expériences personnelles, intégrées dans des contextes spécifiques de la vie quotidienne (psychologie concrète). L'objectif de la recherche est alors de comprendre les mécanismes qui gouvernent les actions, les motivations qui amènent à développer des comportements » (p. 578). Le sociologue Laurent Amiotte-Suchet dont je retiens le plaidoyer pour un « agnosticisme méthodologique » (p. 529) en sociologie religieuse (*L'enquête de terrain en sciences sociales des religions*, p. 521-541). Le sociologue Christophe Monnot, qui a une expérience de collaboration interdisciplinaire avec des théologiens lors d'une enquête sur les paroisses de Fribourg, traite de *Sociologie quantitative : quelques repères méthodologiques à l'usage de l'enquête en milieu ecclésial* (p. 543-557). Le psychologue Gérard Python souligne la *Complémentarité entre les approches qualitatives et quantitatives en sciences humaines : le cas de la transmission intergénérationnelle des valeurs* (p. 559-576).

Arnaud JOIN-LAMBERT

Giorgio RONZONI, *Des sectes dans l'Église ? Critères pour un discernement pastoral* (coll. *La part-Dieu*, 34). Namur, Lessius, 2019. 135 p. 20,5 × 14,5. 15 €. ISBN 978-2-87299-362-8.

Un livre ô combien utile et nécessaire ! Le théologien italien Giorgio Ronzoni avait déjà vu juste en étant un des premiers théologiens à travailler

la question du *burnout* des prêtres. Il récidive ici en abordant comme théologien les dimensions sectaires qui peuvent affecter des communautés chrétiennes (catholiques). L'original italien date de 2016. Il fournit d'abord les éléments dégagés par les sociologues, notamment sur le recrutement et les motivations des adeptes (très utile chap. 4). Du point de vue théologique, son apport décisif me paraît résider dans les cinq critères d'ecclésialité et fruits énumérés par *Christifideles laici* (chap. 1.A) et les relations avec l'autorité ecclésiastique (chap. 3). Tout théologien ou autre observateur averti de l'Église catholique sera alors en mesure de discerner des situations d'un passé récent ou actuelles. C'est d'ailleurs une limite majeure de l'ouvrage que de ne nommer aucune communauté de l'Église catholique (hormis une mention du Chemin néo-catéchuménal par le biais d'un discours du pape François et d'une mise au point qui a suivi, p. 103-104). Cela pourrait engendrer la généralisation d'une méfiance vis-à-vis de toute communauté un peu hors cadre, ou nouvellement apparue. Il n'empêche que les critères proposés sont particulièrement efficaces, d'autant plus qu'ils sont fondés dans une ecclésiologie de l'Église locale diocésaine. Comme l'auteur l'écrit : « On doit en particulier vérifier la capacité de ces groupes à collaborer avec la pastorale diocésaine » (p. 27). On peut souligner aussi l'intérêt des réflexions sur la manipulation des quatre espaces de l'individu (comportement, information, pensées, émotion) et le questionnement de certaines pratiques ecclésiales (chap. 6). Dans le chapitre de synthèse (chap. 9), on retiendra les tableaux issus de recherches psychologiques désormais classiques. La notion de *faux self* élaborée par Winnicott s'avère, grâce à Ronzoni, une précieuse ressource pour discerner les itinéraires personnels de catholiques engagés dans des communautés à la limite de la dérive sectaire (et autres croyants, bien entendu, mais ce n'est pas l'objet du livre). Le chapitre 10 reprend et développe une liste brève et très utile de « petits drapeaux rouges et sonnettes d'alarme », à l'origine forgée par le canoniste Francis Morrissey et reprise par un autre canoniste Peter Vere. Ronzoni souligne l'étonnante convergence avec sa propre recherche située en théologie pastorale. Cette liste en 20 points devrait être connue de tout responsable pastoral. En plus de sa pertinence pastorale, l'ouvrage de Ronzoni ouvre des pistes, appelant à de futures recherches pour affiner cette question aux enjeux décisifs.

Arnaud JOIN-LAMBERT

Arnaud JOIN-LAMBERT (éd.), *Donner du goût à nos liturgies* (coll. *Trajectoires*, 31). Namur, Fidélité, 2018. 100 p. 19,5×13,5. 16 €. ISBN 978-2-87324-595-5.

Ce petit livre prend en compte les situations d'aujourd'hui, en particulier nos assemblées liturgiques clairsemées et vieillissantes. Rien ne sert de se lamenter. Mieux vaut analyser et se demander comment « donner du goût à nos liturgies ». En quelques décades, nous sommes passés d'une participation à l'eucharistie dominicale, soutenue par le précepte (« obligation »), qui « allait de soi », du moins en apparence, et l'encouragement des familles, d'une part, à une tout autre situation, celle de la « participation » qui suppose

des motivations personnelles, d'autre part. À l'invitation de la Faculté de théologie de Louvain-la-Neuve et de la Commission interdiocésaine de pastorale liturgique belge francophone (*CIPL*), 400 personnes ont répondu avec enthousiasme en participant à la journée du 30 janvier 2018 « Donner du goût à nos liturgies » et ont exprimé leur satisfaction, tant pour les témoignages que pour les exposés de fond.

La première conférence tenue par P. Prétot (Paris) était intitulée « Heureux les invités : entrer en liturgie aujourd'hui. À propos de l'expérience liturgique dans le monde contemporain ». Il ne s'agit pas, dit-il, de vouloir reconquérir les masses ou de retrouver des « parts de marché », mais plutôt de redécouvrir la centralité du Mystère pascal et de la foi au Christ, cœur de la liturgie, et de rejoindre nos contemporains dans leurs questions les plus existentielles : le sens de la vie et du « vivre ensemble », le sens de la mort et l'au-delà, les repères pour une vie bonne et fructueuse. Car nos contemporains sont « en quête de sens ». Mais qui les aidera à faire la connexion entre leurs questionnements et les offres de l'Évangile ? Il ne faut donc pas prendre le titre de cette journée comme une panacée, encore moins comme une « recette ». Mais n'y a-t-il pas à entendre la question des disciples « Où demeures-tu ? » et la réponse du Maître « Venez et voyez » ?

A. Join-Lambert (UCLouvain) a proposé une réflexion sur le caractère « désirable » de nos liturgies. Comment rejoindre les sujets dans leur horizon mental et faire un bout de chemin avec eux dans une réelle expérience liturgique ? La part de vérité de la « désirabilité » est que la « participation active » et « intégrale » ne peut négliger le corps et les sens, l'émotion et l'affectivité, mais aussi le ressourcement et l'engagement chrétien. A.J.L. plaide donc pour une « émotion éduquée » et propose quatre clés pour un discernement pastoral.

J.-M. Abeloos (curé et responsable de pastorale liturgique au Brabant Wallon) s'interroge sur les « défis de la présidence de la liturgie ». Comme pour la participation, la présidence a fortement évolué depuis la liturgie de Vatican II et l'usage des langues vivantes. Il faut en tenir compte. Bref, il faut trouver ce que peut être un « art de célébrer aujourd'hui » et comment chacun, avec ses ressources propres, peut le mettre en œuvre. Car même les oiseaux ne peuvent chanter qu'avec leur propre bec !

L'organiste de la collégiale de Dinant a apporté son témoignage sur la manière dont il envisage son ministère liturgique (cfr SC 112) comme un service de l'assemblée célébrante. À la collégiale de Dinant, le choix des chants mais aussi la registration et les improvisations musicales sont étroitement liés aux temps liturgiques et aux fêtes, et à leur climat propre. De même les brefs moments musicaux après chaque lecture se situent sur l'horizon de la Parole proclamée. Les ressources de l'art musical peuvent y faire écho ou adresser un appel à répondre au message du salut. On le voit, chacun des intervenants de la journée a pris en compte les données culturelles de la subjectivité, de l'émotion, de la quête de sens, et de l'« art de célébrer » qui, tout à la fois, réjouissent les assemblées liturgiques et les évangélisent.

André HAQUIN

François-Xavier AMHERDT, *La joie de prêcher. Petit manuel* (coll. *Perspectives pastorales*, 10). Saint-Maurice, Saint Augustin, 2018. 294 p. 21 × 14. 22 €. ISBN 978-2-88926-175-8.

Le théologien pratique de Fribourg, qui est aussi prêtre et donc praticien de l'homélie, est le chercheur le plus prolifique actuellement dans l'homilétique catholique. Travailler ses ouvrages permet d'une part de revenir aux fondements théologiques de la prédication et de son ancrage liturgique ; de prendre connaissance de la littérature spécialisée, puisqu'il fait régulièrement le point de la recherche dans ses notes et cite ses sources en trois langues. C'est aussi réfléchir à des pratiques homilétiques qui puisent à la rhétorique et à l'inter-textualité avec d'autres formes de culture : poésie, roman, cinéma, musique. L'auteur a le souci de la rencontre des ressources textuelles bibliques en « résonnance » (terme important dans son homilétique) avec les réalités existentielles d'aujourd'hui et leurs expressions langagières diverses. Il a rédigé plusieurs ouvrages dans la collection « Perspectives pastorales » en collaboration : avec Franziska Loretan-Saladin (*Prédication : un langage qui sonne juste*, vol. 3, 2009) et Guy Luisier (*L'Anti-Manuel de prédication*, vol. 11, 2018). Prédicateur régulier, il transmet dans ses travaux la « joie de prêcher », titre significatif d'un numéro de la revue *Lumen Vitae* (2/2014) qu'il a dirigé et qui donne la parole à des expériences constructives, comme la prédication africaine, très inspirante car née et exercée dans l'oralité.

Il manquait jusque-là un manuel de formation suffisamment équipé pour satisfaire à la fois à l'exigence d'une homilétique fondamentale, structurée par une théologie enracinée dans la foi et ouvrant au sens de l'Église, et de conseils pour la pratique des apprenti-e-s prédicateurs/trices. C'est à présent (très bonne) chose faite, et même doublement, puisque le même auteur vient aussi de rédiger, en collaboration avec Guy Luisier, *L'Anti-Manuel de prédication : les 66 tactiques du diable pour faire échouer une homélie* (2018). Une pédagogie originale pour un exercice qui demeure toujours en apprentissage.

Ce manuel, où François-Xavier Amherdt consigne plus de 20 ans d'enseignement et de recherche de l'homilétique, et bien plus encore d'années de pratique d'homélie catholique, est un outil pédagogique truffé de citations, de tableaux et de réflexions fondamentales et pratiques. L'outil est fort bien adapté aux questions que se pose toute personne en charge de cette mission. L'homilétique fondamentale en est le matériau de base, puisque la première partie déploie des « réflexions pour une proposition de la foi homilétique », qui n'est pas seulement foi dans les contenus de la prédication mais aussi dans ses potentialités. Le théologien y explicite aussi 9 dimensions de la prédication (exégèse, enseignement, annonce kérygmatique, actualisation pastorale, liturgique, mystagogique, témoignage, dimension prophétique, exhortation / consolation et envoi), et son ancrage dans la liturgie où elle se manifeste comme « conversation polyphonique ». La seconde partie est une aide pratique : comment préparer une homélie ; les étapes du travail sur le texte, de la rédaction de la prédication elle-même tout comme de sa présentation en situation. Chaque étape est précisément examinée avec un soin

particulier pour le respect du texte dans son altérité, l'évitement des stéréotypes et des idées subjectives, le soin à apporter à la situation d'énonciation. La troisième partie évoque des situations homilétiques spécifiques lors de fêtes ou de casuels, qui nécessitent des compétences différentes. L'ensemble se clôt par des réflexions sur des formes renouvelées (prédications méditatives, chantées, mises en scène, etc.), que le théologien a lui-même expérimentées.

La perspective catholique permet de prendre connaissance des textes du magistère et de l'insistance nouvelle apportée par Vatican II à l'étude de l'Écriture. L'expertise ici manifeste est très précieuse pour les prédicatrices/teurs de toutes les Églises.

Élisabeth PARMENTIER

Raymond WINLING, *L'Avent. Mémoire, attente et accomplissement*. Paris, Salvator, 2018. 342 p. 22,5 × 15. 22 €. ISBN 978-2-7067-1726-0.

Peut-on encore écrire un nouveau livre sur l'Avent ? N'a-t-on pas tout dit ? C'est le défi que relève fort bien R.W., ancien professeur de théologie à la Faculté de théologie catholique de Strasbourg. Sa connaissance de l'Écriture et des Pères, les ressources de la théologie dogmatique, et une riche bibliographie en sont témoins. Alors que chaque année la publicité commerciale pour Noël bat son plein, comment alerter les chrétiens et les motiver pour vivre l'Avent ? Classique par son propos et par son plan en trois parties, le livre l'est assurément : l'Avent 1 est l'attente par Israël de la venue du Messie ; l'Avent 2 rejoint la situation des chrétiens invités à faire mémoire de la venue historique du Seigneur et à l'accueillir au présent ; enfin l'Avent 3 est tendu vers le futur, l'avènement final du Sauveur.

Mais que devient l'eschatologie dans la foi des chrétiens d'aujourd'hui, se demande l'auteur ? Si la perspective est bien connue, la manière de la traiter est d'une grande richesse (p. 259-321) notamment à travers l'attente des Nations (avec de nombreuses références aux cultures anciennes, chaldéenne et assyrienne, mais aussi égyptienne, grecque et romaine). Quant à l'espérance, elle marque la littérature théologique récente, non seulement catholique mais protestante. On le voit, le fait que R.W. est un dogmaticien sert utilement son propos et renouvelle le discours sur l'Avent.

L'auteur a également le souci de s'inscrire dans son époque, par exemple en faisant écho aux courants philosophiques contemporains, en évoquant de manière pédagogique la dignité du chrétien, l'actualité des vertus, et la liberté accordée par le Christ. Ainsi, par exemple, le chapitre 24 : « Un christianisme qui a le goût de la liberté et de la dignité personnelle » (p. 247-259). Une autre qualité du livre est qu'il se demande comment articuler les trois dimensions de l'Avent. Après Casel et d'autres, la piste choisie par R.W. est celle du mystère pascal dans lequel tous les éléments s'unifient. Ou encore la figure du Christ mort et ressuscité, dont la Vigile pascale proclame qu'il est l'« Alpha et l'Oméga », le Christ « hier, aujourd'hui et demain ».

André HAQUIN

Michel STEINMETZ, *La fonction ministérielle de la musique sacrée. L'approche originale de la Tradition par Vatican II* (coll. *Lex Orandi*. n.s. 7). Paris, Cerf, 2018. 379 p. 21×13,5. 25 €. ISBN 978-2-204-12929-9.

Prêtre diocésain de Strasbourg, professeur à la Faculté de théologie catholique de la ville et responsable diocésain de musique sacrée et d'art sacré, M.S. présente les résultats de sa thèse de théologie défendue à l'Institut Catholique de Paris en 2013. Le cœur du sujet est le *munus ministeriale* de la musique sacrée (SC112/2) défini à Vatican II : « ...Certes, le chant sacré a été exalté tant par la Sainte Écriture que par les Pères et par les Pontifes romains ; ceux-ci à une époque récente, à la suite de saint Pie X, ont mis en lumière de façon plus précise la fonction ministérielle de la musique sacrée (*munus Musicae sacrae ministeriale*) dans le service divin ».

Il s'agit d'une première ! En effet, jamais une déclaration officielle aussi importante n'avait été prononcée, encore moins dans un concile œcuménique. Par ailleurs, cette déclaration a été peu discutée, à la différence du maintien de la langue latine et du chant grégorien en liturgie. La musique liturgique était approchée à cette époque d'une triple manière : soit comme « service de la liturgie », soit comme « service de la participation active des fidèles », soit encore dans sa « finalité esthétique ». Ces trois conceptions instrumentalisent la musique liturgique et pèchent par une sorte de dualisme, plutôt que de la considérer d'une manière intégrée, participant de la sacramentalité de la liturgie elle-même.

Le texte de Vatican II (SC 112/2) cite à l'appui de sa déclaration l'Écriture (Ep 5,19 et Col 3,16), et mentionne globalement les Pères de l'Église et le Magistère, spécialement le pape Pie X. La thèse consacre son premier chapitre à la position des Pères en matière de musique liturgique (Cyprien, Clément d'Alexandrie, Origène, Basile, Jérôme, Jean Chrysostome, Ambroise et Augustin). Les Pères ont dû prendre leurs distances face à la musique instrumentale du temple de Jérusalem, préférant le chant comme à la synagogue. Ils ont également écarté la musique instrumentale païenne de type magique et privilégié la voix humaine porteuse de la parole de Dieu. L'instrument majeur de la musique liturgique n'est-il pas le corps humain lui-même ? Les auteurs des premiers siècles chrétiens ont élaboré une véritable théologie du chant liturgique inspiré par l'Esprit Saint, facteur de cohésion ecclésiale, au service de la louange trinitaire, etc.

Quant à l'appel au Magistère pontifical, l'A. passe en revue dans sa thèse quelques interventions marquantes au cours de l'histoire : 1) Une Décrétale de Jean XXII *Docta Sanctorum Patrum* (1325) en réaction à l'*Ars nova* (polyphonie) ; 2) La réaction du Concile de Trente contre les excès de la polyphonie moderne ; 3) L'encyclique *Annus qui*, de Benoît XIV (1749), opposée à l'entrée dans la liturgie de l'Église de la musique d'opéra et de la musique concertante créée à Versailles. C'est dans une ligne semblable qu'il faut comprendre le *Motu proprio* de Pie X *Tra le sollecitudini* (1903) consacré à la musique sacrée trop souvent concurrencée par un art profane et théâtral. Le rapport sacré-profane est essentiel pour Pie X ; on pourrait dire que, selon lui, la musique liturgique est comme « profanée » par la musique

de son temps qui a envahi les églises, principalement en Italie. Pour le pape, les trois qualités marquantes d'une musique liturgique sont la « sainteté », la « bonté de ses formes » et son « universalité ».

Ainsi étudiée de siècle en siècle jusqu'à Vatican II, la « musique sacrée » ou « musique liturgique » entre dans le champ des médiations de la rencontre avec Dieu, en particulier au moment où la communauté chrétienne devient « Église en prière ». Bref, l'approche est de plus en plus théologique. En fait « la réforme liturgique qui a suivi le concile Vatican II a entraîné une urgence pastorale dans sa mise en application, au détriment d'une réflexion fondamentale sur l'acte de chant dans le culte chrétien. Il est pourtant déterminant de relier l'enseignement du Concile sur la musique à l'histoire et à la tradition multiséculaire de l'Église, ainsi qu'à l'ensemble des textes conciliaires » (4^e de couverture).

Des travaux comme ceux du Père J. Gelineau et ceux du groupe de réflexion international *Universa Laus*, destiné à promouvoir le chant liturgique dans les langues vivantes, en ont perçu toute l'importance. Mais la question reste d'actualité aujourd'hui. Sur quels critères se fait le choix des chants pour la liturgie ? Comment les créateurs d'hymnes travaillent-ils ? Les musiques liturgiques sont-elles accordées aux textes ? Enfin, les chants liturgiques sont-ils appropriés au moment rituel où ils interviennent ?

Les services de liturgie des divers pays en sont conscients, mais se trouvent comme débordés par une production foisonnante, difficilement régulable, en raison des réseaux sociaux qui les propagent. Raison de plus pour que des chants liturgiques de qualité soient proposés aujourd'hui, des chants dont le texte et la musique soient porteurs du rite dans lequel ils s'inscrivent.

André HAQUIN

Judith KAGAN et Marie-Anne SIRE (éds). *Trésors des cathédrales*. Paris, Centre des Monuments Nationaux, Éditions du Patrimoine. 2018. 319 p.; ill. 30×24. 59 €. ISBN 978-2-7577-0618-3.

Le précieux volume consacré aux Trésors des cathédrales françaises fait le point sur les préoccupations et initiatives actuelles en vue de leur conservation et de leur sécurisation, de leur valorisation et de leur accessibilité, car ces trésors religieux font partie du patrimoine national. Sur les 87 cathédrales de France, tant dans l'Hexagone que dans les autres territoires, 46 disposent d'un trésor ouvert au public, dont 30 ont été réaménagés ces dernières années et d'autres le seront dans un avenir proche. Il y a en tout 265 trésors d'églises, cathédrales comprises. Ces églises et leurs trésors appartiennent à l'État français, sauf pour les édifices construits depuis 1905. Le volume souligne l'intérêt qu'il y a à garder les œuvres dans le lieu qui est le leur : « Si bien des objets ont gagné les musées, certains reviennent au trésor... et toutes les études insistent sur l'intérêt de la conservation *in situ* » (p. 12). D'ailleurs, à l'époque gothique, l'architecture (« infiniment grand ») et l'orfèvrerie (« infiniment petit ») s'accordaient quant au style. Le volume aborde trois sujets principaux : l'Histoire, les Matières et le Florilège qui présente les pièces majeures de chacun des 30 trésors.

Les trésors sont des « témoins de l'histoire », mieux même, des « ensembles miroirs » qui renvoient à l'histoire de l'architecture des cathédrales et de leurs commanditaires, et à l'histoire politique et sociale de ces lieux majeurs. Les trésors aussi ont leur propre histoire : depuis les chartes, les catalogues et les études du passé, jusqu'aux fouilles archéologiques et travaux divers de l'époque contemporaine. Ces trésors ont souvent été placés dans des armoires sécurisées ou des chambres fortes, à l'abri des regards et des voleurs. Ils se composent de l'*ornamentum*, c'est-à-dire des éléments d'ornementation (parements d'autel, tapisseries, candélabres, etc.), et du *ministerium* comprenant les objets nécessaires au culte : vases sacrés, croix, habits et livres liturgiques, encensoirs, reliquaires, etc. On y trouve même des objets qui pourraient se situer dans des « cabinets de curiosité ». Ces trésors religieux ont été massacrés et passés au feu lors des Guerres de religion et de la Révolution française. Ainsi, le trésor de la cathédrale d'Auxerre, saccagé par les Anglais en 1359 et pillé par les Huguenots en 1567. Après le Concordat, les trésors ont été recréés et réorganisés, grâce à des dons de pièces anciennes, grâce aussi à des mécènes et des commandes officielles. Objet de toutes les attentions, devenus Monuments historiques, ils sont aujourd'hui présentés dans des expositions de prestige, sortant de leur relative clandestinité pour être magnifiés et montrés à un vaste public. Ils deviennent ainsi des « objets voyageurs » et même des « objets ambassadeurs » de leur pays d'origine.

Les orfèvreries, calices, croix et chandeliers, monstrances et reliquaires, sont souvent réalisées dans des matières précieuses comme l'or, l'argent, le cuivre et le laiton. Elles ont connu bien des épreuves, notamment la destruction violente et organisée (iconoclastes et révolutionnaires), les dons et les ventes, ainsi que la fonte pour des raisons économiques, car elles constituaient des réserves monétaires en puissance. On peut rappeler notamment les fontes d'orfèvrerie sous Louis XIV. Après Vatican II aussi, le patrimoine religieux a souvent été délaissé et fait l'objet de vente et de tractations diverses, sans un discernement suffisant. Les textiles, à la fois précieux et fragiles, ont souffert de diverses manières au cours des temps : usure, destruction, vente ou échange de tapisseries et de tentures, de parements et de vêtements liturgiques. Les survivants sont d'autant plus précieux, qu'ils soient modestes ou de grand prix. Parmi les textiles exceptionnels, on peut citer la broderie de Bayeux, la tapisserie de l'Apocalypse d'Angers et les tapisseries de Beauvais. Il y a également les vêtements liturgiques de différentes couleurs, selon les temps liturgiques, gardés dans les chapiers, et ceux trouvés dans les tombes d'évêques et de chanoines. Il y a enfin les tissus de type reliques, comme les enveloppes mortuaires du Christ (suaire du Christ à Carcassonne), et les vêtements liturgiques de personnages canonisés, comme les vêtements liturgiques de Thomas Beckett (Sens et Lisieux).

La troisième partie est constituée d'un Florilège, c'est-à-dire d'une présentation documentée et illustrée des pièces majeures des 30 trésors retenus par les auteurs de l'étude. S'étalant sur plus d'un millénaire, défilent quelques exemplaires de peintures, sculptures, orfèvreries, châsses et reliquaires, objets liturgiques divers, notamment d'Albi, d'Amiens, d'Autun, de Chartres,

de Lyon, de Metz, d'Orléans, de Paris (Notre-Dame et Saint-Denis), de Poitiers, de Troyes, de Reims, pour ne citer que les plus célèbres. Chaque dossier commence par l'historique du trésor, ensuite l'étude des pièces présentées et la bibliographie essentielle. À titre complémentaire, il faut signaler la belle collection *La grâce d'une cathédrale* aux éditions de La Nuée Bleue (Paris), en cours de parution depuis une dizaine d'années. Une vingtaine de volumes consacrés aux cathédrales de France est dès maintenant disponible.

André HAQUIN

Ali MOSTFA et Michel YOUNÈS (éds), *L'islam au pluriel : Foi, pensée et société*. Paris, L'Harmattan, 2018. 326 p. 24×15,5. 34 €. ISBN 978-2-343-14951-6.

La pluralité en islam est une question qui a été largement débattue dans les années 1990, une période volontairement optimiste, mais qui a connu un arrêt brusque avec les événements du 11 septembre et leurs conséquences. Néanmoins, au lendemain de la grave crise idéologique et politique dans le monde musulman dans les années 2010-2016, la question du pluralisme est inévitablement posée à nouveau : la multiplicité des courants, la diversité des communautés, des interprétations des textes fondateurs et des rapports des jeunes à la religion, sont autant d'aspects mobilisés dans un nombre croissant d'écrits depuis quelques années. Cette littérature oppose la pluralité de fait dans la religion et la civilisation de l'islam à travers les temps et les espaces différents, et l'hégémonie d'une pensée islamique qui revendique l'unicité, le conformisme et la dépendance de la tradition. Nous expliquons ce retour de la question de la pluralité par deux raisons : d'une part, par les fissures dans la mainmise autoritaire, religieuse et politique, sur les idées et les sociétés dans le monde musulman, qui empêchent des rapports apaisés avec soi et avec le monde. D'autre part, par la difficulté à rivaliser avec la pensée unique dans le monde musulman. C'est, donc, d'un thème de première importance qu'il s'agit dans le livre que nous recensons ici.

Les deux éditeurs Michel Younès et Ali Mostfa, respectivement professeur et maître de conférence à l'Université catholique de Lyon, ont rassemblé ici les actes du 1^{er} Congrès international de PLURIEL (Plateforme Universitaire de Recherche sur l'Islam en Europe et au Liban) qui s'est tenu à Lyon en 2016 ; il s'agit de 15 contributions, qui se déclinent sur trois axes : géopolitique, théologique et sociétal. L'ouvrage se termine par un inventaire de neuf projets de recherche menés sur l'islam en Europe.

La géopolitique est privilégiée de deux façons dans le livre : elle introduit celui-ci et occupe 80 pages, alors qu'elle touche à peine à la question de la pluralité. Georges Corm, l'économiste et politologue libanais, dénonce l'instrumentalisation du religieux dans les politiques internationales des grandes puissances et condamne la thèse du choc des civilisations, ne voyant que du profane dans les conflits du Moyen-Orient. L'article d'Ali Mostfa manque de clarté. Il s'en prend tantôt aux analyses « essentialistes » des grandes institutions académiques occidentales, tantôt aux penseurs arabes incapables de contrer ces analyses. Jaume Flaquer, professeur de dialogue inter-religieux

à la faculté de théologie de Catalogne à Barcelone, remet un peu de complexité dans l'analyse, en identifiant à la fois des facteurs religieux – certaines interprétations de l'islam en particulier – et des facteurs politiques comme responsables de l'échec de l'intégration de l'islam en Europe. Enfin, Haoues Seniguer, politologue et maître de conférences à Sciences-Po Lyon, questionne le caractère prétendument apolitique du salafisme traditionniste, en montrant que certaines positions des clercs salafistes ont des implications graves sur la démocratie.

La partie géopolitique n'abordant pas la question du pluralisme, on accueille avec enthousiasme la partie théologique où un premier contact est établi avec les ressources et les limites de la pluralité en islam. Emmanuel Pisani, frère dominicain et directeur de l'Institut des sciences et théologies des religions de l'Institut catholique de Paris, met en tension les versets de la violence et ceux de la non-violence dans le Coran. Adnane Mokrani, Professeur associé d'islamologie à l'Institut Pontifical d'Études Arabes et d'Islamologie à Rome, propose une théologie islamique de dialogue avec les autres religions sur base de la mystique musulmane, aspirant à dépasser la dualité entre le divin et l'humain. Michel Younès, quant à lui, suggère des pistes pour relancer le difficile dialogue islamo-chrétien, à partir d'approches comparatives et différenciées, autour de la quête de la vérité, du déplacement mutuel, de la critique et de la résistance à l'hégémonie. Muhammad Hasan Zarakat (plutôt *Zarāqit*), un théologien chiite conservateur libanais, explore les écrits anti-chrétiens du clerc chiite irakien Muhammad Jawad al-Balaghi (m. en 1933). Enfin, Cornelia Dockter, chercheuse allemande en dialogue inter-religieux, soutient que malgré le rejet du christianisme par le Coran, les termes coraniques d'esprit et de parole, relatifs à Jésus, pourraient servir de lieu de rencontre entre l'islam et le christianisme. Pour certains lecteurs, cette seule partie théologique ne répond finalement pas aux attentes. N'empêche qu'elle réussit à proposer des pistes de réflexion sur les textes, la mystique et la théologie de l'islam à partir d'angles différents, même si la réflexion manque parfois de sens critique, d'engagement sérieux ou d'originalité.

Dans l'approche sociétale, Yadh Ben Achour, juriste et penseur tunisien moderniste, propose de construire la philosophie universelle de l'humain sur le principe de non-souffrance, qu'il étale surtout à partir de références occidentales. Leïla Babès, sociologue des religions franco-algérienne, explore la norme juridico-religieuse comme obstacle à la pluralité en islam, par le lien qu'elle établit entre la foi et l'appartenance religieuse et politique à la communauté, tout en rappelant une tradition humaniste philosophique marginalisée dans l'islam. Michel Terestchenko, philosophe et maître de conférences à l'université de Reims, s'appuie sur l'éthique de discussion de Habermas pour ouvrir le dialogue avec l'islam autour des rapports complexes entre foi, raison et droit. Hamadi Redissi, islamologue tunisien renommé, montre que les lois islamiques liberticides ne sont pas uniquement défendues par des fondamentalistes, mais aussi par des États arabo-musulmans où des lois de l'apostasie et du blasphème sont en vigueur jusqu'aujourd'hui. Stefano Allievi, sociologue italien, soutient que l'islam n'est pas uniquement une réalité sociologique en Europe, mais s'eupéanise avec l'intégration des

musulmans, une thèse contestable sur la base des données présentées dans la contribution de Jaume Flaquer. Enfin, Marco Demichelis, jeune historien italien de la pensée islamique et Giulia Mezzetti, diplômée en science politique, suggèrent l'éducation humaniste pour déradicaliser les jeunes musulmans.

On peut affirmer que le paradigme pluraliste est loin d'être acquis dans la pensée musulmane, qu'elle soit théologico-philosophique ou socio-politique. Les prétentions à la pensée unique, homogène et exclusiviste, restent dominantes. Pourtant, la pluralité est nécessaire à la paix et au développement dans les sociétés modernes, qu'elles soient multi-religieuses ou non. Embrasser le pluralisme est une condition *sine qua non* à l'intégration de l'islam en Europe et dans la modernité d'une manière générale. Le rapport à l'islam engendre une multiplicité de fait selon les ethnies, les cultures, les langues et les trajectoires. Néanmoins, la reconnaissance de cette multiplicité comme manière de se penser et de penser les autres est éclipsée par la domination de la pensée unique.

Les lecteurs de la *RTL* apprécieront l'ambition de l'ouvrage de mettre en évidence les différentes façons dont l'islam est présent aujourd'hui, les multiples discussions philosophiques et théologiques de certains penseurs musulmans et les conditions favorables qu'offrent la modernité et la sécularisation à l'émergence d'une pensée religieuse pluraliste en islam. Toutefois, le théorème de Thomas (« si les hommes définissent des situations comme étant réelles, alors elles sont réelles dans leurs conséquences ») n'est guère valide ici. Les multiples réalités musulmanes doivent aller de pair avec une pensée au pluriel.

Abdessamad BELHAJ

Gérard HADDAD, *Le Silence des prophètes. Entretiens avec Marc Leboucher*. Paris, Salvator, 2019. 162 p. 20×13. 17 €. ISBN 978-2-7067-1804-5.

Dans ce petit livre d'entretiens, Gérard Haddad, 79 ans, psychiatre et psychanalyste et figure à la fois influente et marginale du judaïsme français relit son parcours intellectuel. Il le fait aussi en tant que « disciple » de Yeshayahou Leibowitz (et, à travers lui, de Maïmonide) dont il a traduit les œuvres (7 au total) et qu'il a ainsi fait connaître en France. C'est précisément ces grandes voix juives comme Leibowitz (mort en 1994) devenues muettes ou inexistantes que le titre – *Le silence des prophètes* – évoque, avec regret. Une telle posture peut étonner quand on connaît un peu ce que fut « L'école de Paris » (ou « école des cadres d'Orsay » avec Jacob Gordin, Léon Askénazi-Manitou, André Neher, etc.) et le rôle que ce courant joua et joue encore jusqu'à aujourd'hui, dans le renouveau de la pensée juive française. Haddad est très sévère contre ce groupe d'intellectuels – Levinas y compris – qui ont certes permis de renouveler l'étude du judaïsme, mais ont surtout, selon lui, commis l'erreur d'adhérer à une forme de messianisme en fusionnant la piété religieuse et le nationalisme sioniste, perdant ainsi toute liberté et tout sens critique à l'égard de la politique de l'État d'Israël. Mais le contenu du propos ne s'arrête pas là. Il est aussi l'occasion, pour l'auteur, de parler de sa famille,

de sa rencontre avec Lacan (11 ans de psychanalyse avec lui), de son amour pour la musique et de son rapport aux autres traditions religieuses (christianisme et islam) et de découvrir, au travers de ces pans de son histoire, un juif passionné de liberté : « ce que j'aime – dit-il – dans le judaïsme, c'est la liberté de l'esprit qu'il garantit » (p. 68). Et un peu plus loin, il rappelle que *halacha* signifie « marche » (p. 74). Reste à savoir, pourquoi les prophètes ne se font plus entendre : est-ce Dieu qui ne les suscite plus ? Sont-ce les prophètes qui – comme Jonas – désertent leur mission ? Est-ce la société qui les bâillonne ? Ou cette société ne veut-elle tout simplement pas les écouter ?

Didier LUCIANI